

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le centenaire d'un grand savant catholique : Alexandre Volta	Vicomte Charles Terlinden
Les jugements d'Henri Massis sur l'Orient	Léopold Levaux
« Nos actes nous suivent »	Jean Valschaerts
Le catholicisme en Ecosse	Denis W. Brogan
Chopin et la Pologne	Georges de Golesco
Henry Ford et les Juifs	D ^r Rechtenfels
Les idées et les faits : Chronique des idées : Le douzième centenaire de saint Hubert, Mgr J. Schyrgens	
— Allemagne — Russie — Chine	

La Semaine

♦ Le R. P. Rutten a dénoncé au Sénat la grande pitié de nos instituts scientifiques, et il convient de l'en féliciter chaleureusement.

Certes, en temps de crise, il faut bien courir au plus pressé. Le redressement d'une situation désespérée exige de lourds et tragiques sacrifices, car toujours un âne vivant vaudra mieux qu'un docteur mort.

Nous ne discuterons donc pas la question de savoir si l'Etat fait ce qu'il peut en faveur de l'Intelligence, de la Science, de l'Art. S'il sauve définitivement le franc, s'il assure la vie économique normale de la communauté belge en ne recourant qu'à des impôts raisonnables, il aura en fin de compte bien mérité et de l'Intelligence, et de la Science et de l'Art, car il aura sauvé la Vie que tout cela postule.

Mais il est opportun, à l'occasion précisément de la grande pitié actuelle — et momentanée, espérons-le — du Travail Intellectuel désintéressé, de souligner le renversement des valeurs qu'ont provoqué la démocratie et les abus du régime capitaliste.

Qui oserait nier que, de nos jours, la Matière ne domine pas l'Esprit? Comparez-donc ce que procure — normalement — à un travailleur de l'Esprit, à un savant, son dévouement au culte de l'Intelligence, et ce que rapporte à l'agent de change ou au banquier sa... contribution à l'accroissement du bien-être de ses compatriotes...

Le Veau d'Or eut-il jamais plus d'adorateurs? Et à voir la facilité, avec laquelle on obtient ses faveurs, à constater sa prodigalité envers ses fidèles, bien des intelligences d'élite ferment l'oreille aux appels de l'Esprit pour se mettre, comme tout le monde, au facile service du dieu-matière.

L'égalitarisme et le nivellement démocratiques — la quantité —; la « médiocratie » pour employer le mot du R. P. Rutten — qui ne reconnaîtra sans doute pas que cette médiocratie qu'il dénonce, est une conséquence directe de principes politico-sociaux pour lesquels il a, peut-être, trop d'indulgence —; la ploutocratie, cette autre conséquence fatale de la démocratie politique, ont fait à l'Intelligence — qui est qualité — un tort incalculable. Ils l'ont diminuée quand ils ne l'ont pas asservie.

La crise actuelle des finances publiques, qui oblige à ne dépenser, momentanément, que pour le nécessaire indispensable et immédiat, met à nu la triste condition de l'Intelligence contemporaine.

Et pourtant, seules, les œuvres de l'Esprit font la grandeur des peuples. Les Etats-Unis ont beau posséder presque tout l'or du monde, si la Pensée, la Science, l'Art américains devaient ne pas augmenter le patrimoine spirituel de l'humanité, que resterait-il des Etats-Unis devant l'histoire?

Le confort et la fabrication en série, c'est-à-dire rien et moins que rien...

♦ La Belgique a fait un magnifique accueil aux invalides italiens, et l'émouvant Carlo Delcroix a eu des accents et a fait vibrer des notes rarement, trop rarement, entendues chez nous.

Victoire, Sacrifice, Douleur, Holocauste, Ascension, Vie intérieure!... Quelle admirable leçon de spiritualité, de sain et vrai idéalisme; quelle exaltation des valeurs morales! Quel éloquent et ardent écho de la grande voix du Cardinal Mercier pendant la guerre...

Et faut-il que la renaissance italienne ait atteint jusqu'aux profondeurs intimes de l'âme d'un peuple pour qu'un Carlo Delcroix devienne le porte-parole de sa foi et de sa volonté.

♦ Notre ami Henri Massis a écrit une belle et grande œuvre : La défense de l'Occident. D'importants chapitres en ont été publiés ici-même. Notre ami Léopold Levaux croit devoir faire à ce maître livre, de grands reproches. Nous lui laissons toute liberté de les formuler, convaincu pourtant qu'il confond des ordres distincts et que les faits qu'ils citent, s'ils complètent parfois l'exposé de Massis, ne le contredisent pas. Massis parle, en ordre principal, d'une chose, et Levaux d'une autre... Car il ne faudrait tout de même pas que sous prétexte de catholicisme, on négligeât les valeurs humaines et rationnelles.

Nous publions volontiers les articles de Léopold Levaux, mais nous tenons à déclarer ici qu'ils ne font qu'instituer un débat que nous espérons large, approfondi et fécond.

Le centenaire d'un grand savant catholique Alexandre Volta (1745-1827)

On connaît le rôle considérable joué dans l'avancement des sciences par le célèbre physicien italien Alexandre Volta, inventeur de la pile électrique. On peut dire, sans exagération, qu'il faut saluer en lui le père d'une des branches les plus importantes de l'industrie moderne, car il fut le premier à réussir par ses inventions à rendre captive et docile la « fée Electricité ». — Jeune professeur de physique à l'École royale de Côme, il imagina, dès 1775, l'électrophore; en 1777, il inventa le pistolet électrique; vers 1780, il découvrit, chose de la plus haute importance, la cause génératrice de l'électricité atmosphérique. Bien que deux savants français Lavoisier et Laplace lui aient disputé le mérite de cette invention, il n'en paraît pas moins incontestable que la part principale doit lui en revenir. De 1785 à 1787, il poursuivit ses expériences sur l'électricité atmosphérique dont il parvenait déjà, par son électromètre à pailles sèches, à mesurer les différences de potentiel.

Mais de l'électricité statique et atmosphérique, son génie créateur allait le faire passer à l'électricité dynamique. On sait comment, vers 1792, son attention fut attirée sur la singulière observation faite par Galvani des mouvements excités dans les membres d'un cadavre de grenouille, dépouillé de sa peau, par l'interposition d'un arc métallique entre deux parties différentes du tronc et comment ses recherches sur les causes de ce phénomène l'amènèrent, par de sagaces inductions, à construire en 1780 la première pile. Ainsi, pour la première fois, il produisait le courant électrique dont, après un siècle de progrès continuels, nous voyons aujourd'hui de si merveilleuses applications.

Volta fut plus qu'un précurseur; il fut un inventeur génial et c'est sur les principes découverts par lui qu'est basée l'industrie électrique dont nous sommes encore loin de connaître tout le développement et toutes les possibilités.

Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que ce grand homme, ce bienfaiteur de l'humanité, à qui est dû un des progrès les plus extraordinaires du mécanisme de la vie moderne, fut un pieux et modeste croyant, un fidèle enfant de l'Église catholique. Aussi est-ce avec raison que le Pape Pie XI a voulu que le centenaire de la mort de ce grand savant fût célébré à Rome avec éclat et a décidé qu'une semaine entière serait consacrée à commémorer et à mettre en valeur, par une série de conférences prononcées par une élite de savants catholiques, la vie et l'œuvre d'Alexandre Volta.

C'est le Père Gianfranceschi, président de l'Académie des *Nuovi Lincei*, qui a ouvert la série de ces conférences en rappelant les mérites scientifiques, en même temps que la noblesse d'âme, la modestie, l'aménité, la foi et la piété de ce grand savant, dont la vie entière abonde en exemples édifiants.

Très souvent, en parlant de ses recherches scientifiques, il en attribuait le succès à la protection spéciale de la Sainte Vierge Marie, qu'il invoquait particulièrement sous le nom de *Sedes Sapientia*. En toutes circonstances, il témoigna envers la Mère de Dieu d'un culte assidu et filial. Au dessus de la porte de sa maison, à Côme, il avait fait placer un bas relief représentant l'Annonciation et il ne négligeait jamais de se découvrir dévotement devant l'image de Marie, veillant à faire brûler devant elle une Jampe et à l'orner de fleurs fraîches chaque matin.

Il avait l'habitude de réciter, chaque soir, le chapelet avec sa famille et ses serviteurs et, lors d'un séjour à Paris, il écrivait à son frère, à Côme, de rappeler à ses jeunes fils de dire chaque jour un *Ave Maria* pour leur père qui, de son côté, ne manquait jamais d'en dire un pour ses enfants.

Il était tertiaire de saint François et ne négligeait aucune occasion de montrer publiquement sa piété, avec autant de modestie que de complète sincérité. Il escortait fréquemment le Saint-Sacrement quand on le portait aux malades et même, à l'Université de Pavie, donnait à la sortie de ses leçons, cet exemple à ses étudiants. Chaque jour, si possible, il assistait à la Sainte Messe et, les dimanches et jours de fête, il s'y rendait, accompagné de toute sa famille.

Sa charité à l'égard des indigents était légendaire. Tous les pauvres savaient que cet homme qui étonnait ses concitoyens par sa science et par ses merveilleuses inventions, au point qu'ils l'appelaient naïvement le « magicien de Côme », était un magicien bienfaisant, qui mettait à leur disposition et ses ressources pécuniaires et celles de son savoir. A plusieurs reprises, il s'occupait, même en faisant de lourds sacrifices personnels, de chercher des moyens pratiques pour assurer le bien-être des habitants du pays où il séjournait.

Ses bienfaits et sa générosité ne furent pas toujours reconnus ni payés de gratitude. A plusieurs reprises, il connut l'amertume de l'injustice et de la persécution, mais toujours il sut triompher de la haine et des outrages par la douceur et par le pardon.

Ce n'était pas seulement le bien matériel qu'il répandait autour de lui; il estimait plus encore le bien spirituel et ne manquait jamais, chaque fois qu'il le pouvait, d'exercer son zèle apostolique. C'est ainsi que, pendant de longues années, les habitants de Côme purent voir leur grand compatriote, cet illustre physicien qui, devant le Premier Consul et devant les plus grands savants de France, avait exposé en Sorbonne, les merveilles de ses découvertes, enseigner, chaque dimanche, le catéchisme aux enfants pauvres de sa paroisse.

Cette piété et cet esprit chrétien étaient d'autant plus méritoires qu'ils n'étaient pas uniquement dus à une tradition de

famille, mais étaient en même temps le résultat de consciencieux efforts et d'une lutte parfois pénible contre l'esprit du siècle. Il ne faut pas oublier que Volta vécut au temps des *Encyclopédistes*, avec qui ses voyages à Paris et ses recherches scientifiques le mirent en contacts fréquents, qu'il connut les représentants les plus autorisés de la pensée française, et l'on sait ce que, à cette époque, valait cette pensée au point de vue religieux. N'est-ce pas à la fin du XVIII^e siècle que naquit le préjugé grotesque d'après quoi tous les gens qui se piquaient d'être des intellectuels devaient rompre avec les traditions du passé, « avec la superstition, avec l'obscurantisme » pour se montrer adeptes des « lumières », de la « raison », de la « religion naturelle » du *Vicaire Savoyard*, si non des théories matérialistes et athées d'Holbach et d'Hélvétius? Volta ne resta pas étranger à ce mouvement intellectuel; il désira connaître personnellement Voltaire et s'appliqua à rechercher ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans cette philosophie nouvelle qui avait séduit la France presque tout entière. Ces luttes de jeunesse, Volta les rappela plus tard, lorsque, aux jours de son austère vieillesse, il fut consulté par le jeune Silvio Pellico ébranlé, lui aussi, par l'esprit d'incrédulité professé par presque tous les savants et les lettrés de son temps.

« Mon enfant, lui dit-il, moi aussi, lorsque j'étais jeune, j'ai été longuement tourmenté par le doute et j'ai pu craindre d'arriver un jour à nier Dieu, comme le faisaient tant d'autres au nom de la science. Mais, bien que je fusse réfractaire à toute crédulité, bien que je fusse décidé à rechercher expérimentalement le vrai, bien que je vécusse dans ce siècle où dominait la plus désespérante des philosophies, la présence de Dieu s'est toujours imposée à mon esprit. Plus tard j'ai voulu scruter à fond la pensée et les doctrines de tous ceux qui méprisaient la foi religieuse au nom de la science, mais je n'ai jamais rien trouvé qui justifiait l'athéisme et si la raison ne parvient pas à nier Dieu, la conscience me le révèle. »

Et comme Silvio Pellico insistait, en disant que, tout en admettant l'existence de Dieu, on pouvait peut être faire moins de cas de l'enseignement et des pratiques religieuses ordonnées par l'Eglise, « les paupières du vieillard, dit-il, battirent d'indignation et, avec cet accent qui lui venait du cœur, il me parla des mystères de la foi, de la rédemption, de la croix, unique espérance et salut de l'humanité. »

Pellico affirme que c'est aux enseignements, aux conseils et aux prières de Volta qu'il dut de retrouver pleinement et complètement la foi, au milieu de ses prisons, et qu'il avait pris l'habitude de se recommander, lui-même et ses amis, à la protection de Volta, même après la mort de celui-ci, tant il était certain de son salut.

Comme le rappelle fort justement le P. Gianfranceschi, l'exemple donné par Volta à Silvio Pellico fait songer tout naturellement à ce que, plus tard, Ozanam devait rapporter de ses conversations avec Ampère et de l'impression faite sur son âme juvénile et ardente par le chapelet qu'il voyait aux mains du grand savant, chaque jour, dans l'église de Saint-Etienne du Mont.

Une autre manifestation éclatante de la foi et du zèle apostolique d'Alexandre Volta nous est fournie par l'attestation écrite qu'il donna à son ami le chanoine Piceri qui lui avait dit qu'un mourant promettait de se convertir et de recevoir les secours de la religion s'il était assuré que le grand physicien, la plus pure gloire intellectuelle de l'Italie à cette époque, croyait et pratiquait la religion catholique. Volta prépara cette profession de foi avec autant de diligence que de soin, l'écrivant, la corrigeant et la complétant de sa propre main, et la remit à son ami qui, grâce à elle, obtint le résultat désiré. « Elle est restée, dit le P. Gianfranceschi, et elle restera comme un éternel souvenir des éminentes vertus de ce grand savant et n'est en rien inférieure au monument laissé après lui par ses grandes découvertes. Aujourd'hui

d'hui encore, nous ne pouvons la lire sans une respectueuse émotion.

« Je ne sais qui, écrivait Volta, a jamais pu douter de ma sincérité et de ma constance à l'égard de la religion que je professe et qui est la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je suis né, j'ai été élevé et à laquelle je suis toujours resté fidèle tant dans mon for intérieur qu'à l'extérieur. J'ai, il est vrai, failli, hélas! trop souvent, en ce qui concerne les bonnes œuvres que devrait accomplir un chrétien catholique et je me suis rendu coupable d'un grand nombre de péchés. Mais, par une grâce spéciale du Seigneur, je n'ai jamais, pour autant que me le dit ma conscience, manqué de foi. Si, par aventure, quelques-uns de mes péchés ou de mes écarts de conduite ont pu donner lieu et occasion à quelqu'un de soupçonner en moi une incrédulité quelconque, je déclare, à titre de réparation et à toute bonne fin, à cette personne ou à toute autre, et je suis prêt à déclarer en toute circonstance et à n'importe quel prix, que j'ai toujours tenu et que je tiens pour unique, vraie et infaillible cette sainte religion catholique, remerciant sans fin Dieu d'avoir mis en moi une telle foi, dans laquelle je me propose fermement de vivre et de mourir, avec la vive espérance d'obtenir la vie éternelle. Si je reconnais cette religion comme un don de Dieu et comme une foi surnaturelle, je n'ai cependant pas négligé même les moyens humains pour me confirmer en elle de plus en plus et, pour réfuter tout doute qui pouvait surgir pour me tenter, j'ai étudié cette religion attentivement dans ses fondements mêmes, tâchant de découvrir dans la lecture tant des livres apologistiques que des livres hostiles les raisons pour et contre d'où émergent les arguments les plus solides pour rendre cette religion très digne de foi, même pour la raison naturelle, et pour la montrer telle que tout cœur bien fait ne puisse faire autre chose que de l'embrasser et de l'aimer. Puisse cette déclaration, que l'on me demande et que je donne de bon gré écrite et souscrite de ma main pour être montrée quand et à qui l'on voudra, vu que : *non erubescio Evangelium*, produire quelque heureux effet! »

Jamais nous n'avons lu profession de foi plus complète, plus sincère, plus magnifique, plus raisonnée et, lorsqu'on pense que celui dont elle émane est un des plus grands savants dont puisse s'enorgueillir l'humanité, un des esprits les plus inductifs et le plus formés à la méthode scientifique qu'il y ait eu au monde, ce document revêt une importance capitale.

Comme le disait le P. Gianfranceschi en terminant sa magnifique conférence prononcée dans la grande salle du palais de la Chancellerie, devant plusieurs cardinaux, plusieurs ambassadeurs (dont celui de Belgique), plusieurs ministres et de nombreuses personnalités du monde scientifique et de la société romaine : « Sur le front de ce grand savant luit la flamme du génie que le Créateur y a allumée, flamme qui y brille d'autant plus splendide qu'elle est accompagnée de la modestie propre aux grands esprits. Elle y brille d'un reflet divin, parce qu'elle est illuminée de tout le rayonnement de la foi et de la vertu surnaturelle. »

Aussi quelle réponse à faire aux pseudo-savants et aux cuistres à prétentions intellectuelles qui déclarent que l'esprit scientifique, l'esprit de recherche, est incompatible avec la foi et avec la pratique de la religion catholique! Le nom de Volta suffit à lui seul, sans qu'il soit nécessaire d'y joindre ceux d'Ampère, de Pasteur et de tant d'autres, pour prouver l'inanité de leur prétention!

Vicomte Charles TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain.

Les jugements d'Henri Massis sur l'Orient

I. — L'ALLEMAGNE ET LA RUSSIE.

Une défense de l'Occident peut être utile, car il n'y a pas de bien qui ne doive être défendu. Mais la meilleure défense catholique sera toujours le rayonnement et l'absorption dans la vérité et la charité. Convertis ton ennemi et tu supprimeras le danger, tout en rendant gloire à Dieu.

Sans doute, il y a un mal qu'il serait vain et dangereux d'espérer réduire. On ne convertit pas le Diable. Il n'y a pas de fin de Satan. C'est là la difficulté, dans une tâche de combat comme celle qu'a assumée Massis : discerner le point juste où se tient l'ennemi, — idée, personne ou collectivité, — et évaluer exactement son degré de nocivité; le danger : confondre ce qui est simplement différent — (et prenons garde que « différence engendre haine ») — avec ce qui est nettement hostile et destructif.

Je crains qu'entraîné par son ardeur combattive Massis n'ait pas su discerner dans cette formidable et complexe question Orient-Occident, la vraie position des éléments en présence, et qu'il ne risque ainsi de provoquer ou d'aggraver des malentendus pénibles et calamiteux. Et je crains qu'il n'ait été plus d'une fois cruellement injuste malgré lui.

Ses intentions sont pures. Sa personnalité et ses écrits nous en répondent. Dans son livre même (1) une partie de l'introduction, la conclusion, quelques notes (2) qui font, jusqu'à un certain point contrepoids à son texte, parlent un langage juste et mesuré.

Là, il se défend nettement « d'attaquer l'Orient et défendre l'Occident indistinctement et *en bloc*. » « Quand il parle de « péril asiatique », il n'entend pas — déclare-t-il — faire le procès de l'Orient, en général, mais dénoncer les erreurs philosophiques, morales, sociales, l'idéalisme équivoque que les propagandistes orientaux, formés à notre école et servis par quelques idéologues européens, dressent sous le nom d'Orient contre l'Occident. » Et il conclut en affirmant que « le Christ seul, placé au centre de tout, peut réconcilier l'Orient et l'Occident. *Ut unum sint*. »

Mais, dans un livre, il y a ce que l'auteur veut, de bonne foi, qu'il dise, et, il y a ce que le livre dit, en dehors de cette volonté comme extérieure de celui dont il est sorti.

Si la *Défense de l'Occident* ne disait que ce que Henri Massis veut qu'elle dise, il n'y aurait rien à y reprendre. Mais quand, délaissant le cadre théorique constitué par les déclarations signalées, on pénètre dans la substance même de l'ouvrage, celle-ci apparaît très différente de ce que faisaient attendre celles-là.

Constamment, il a l'air de confondre, et confond en fait, je pense, comme j'entreprendrai de le faire voir, les mauvais Européens acharnés à la destruction du principe vital de l'Europe qu'ils renient, à savoir le catholicisme, avec les pays tout entiers auxquels ils appartiennent — l'Allemagne, la Russie — et la poignée d'Asiatiques qui, joints aux premiers, forment une dangereuse bande internationale, avec l'énorme Asie elle-même et ses civilisations authentiques et respectables.

Inversement, ce qui devrait être le côté positif de l'ouvrage : l'exposé de la mission et du rôle des catholiques d'Occident dans ce problème vital pour l'avenir du monde, — est totalement absent. Car le seul passage qui contienne une précision — combien générale encore! —, à cet égard, ne peut, dans aucune mesure tenir lieu de cet exposé nécessaire : « S'il nous faut restaurer l'intégrité de notre Europe, et la défendre contre tout ce qui la menace, c'est pour que soit intacte la citadelle d'où partiront les missionnaires qui étendront le Royaume de Dieu jusqu'aux confins du Monde. » Pourquoi ce futur fait-il abstraction de sept siècles d'histoire missionnaire, qui vient de couronner glorieusement ce qu'on a appelé « le plus grand événement religieux du siècle », la nomination et la consécration par le pape Pie XI lui-même, à Rome, le 28 octobre 1926, des six premiers évêques chinois?

(1) *Défense de l'Occident*, au Roseau d'or, Plon, Paris, 1927.

(2) Exactement, pp. 15, 62, 76, 94, 129, 144.

Il résulte de là un manque d'équilibre profond, dans l'œuvre, sous la remarquable ordonnance de surface. Cela fait que cette *Défense de l'Occident* n'est pas une défense, car une défense indique des moyens précis, développe un plan, et ne se borne pas à dénombrer, avec plus ou moins d'exactitude, des ennemis prétendument conjurés. Elle est purement négative et malheureusement, comme l'a dit quelqu'un, « nous le savons tous par expérience, dans la vie humaine les programmes « anti- ceci » ou « anti- cela », n'ont d'efficacité que pour détruire, et sont incapables de rien construire (1). »

Il ne faut pas s'attendre, en effet, à ce qu'Allemands, Russes, Asiatiques fassent savamment et magnifiquement la distinction entre les intentions et les restrictions rapides de l'auteur, d'une part, et, de l'autre, ses accusations constantes, à la fois générales et précises, appuyées à chaque pas de textes soigneusement choisis et d'aperçus historiques et métaphysiques tactiquement ordonnés par une dialectique fort habile.

C'est par là que cette œuvre, qui cherche incontestablement le bien, risque pourtant de faire un mal considérable et multiple et d'accentuer des divisions qui ne sont déjà que trop aiguës.

C'est pour le prévenir, s'il se peut, en partie au moins, que je crois devoir entreprendre la présente critique, en catholique loyal et, d'ailleurs, en ami sincère et dévoué de Massis.

* * *

Voici d'abord le plan de l'ouvrage, qui comporte quatre chapitres et trois parties (2).

Dans la première, Massis affirme la double existence d'une crise de l'Occident et d'un péril asiatique, à la fois moral et politique. Cela fait, il institue le procès de l'Orient.

L'Orient, pour Massis, ce n'est pas seulement l'Asie, c'est aussi, en une manière, l'Allemagne et la Russie, dont il dénonce le rôle néfaste d'intermédiaires et d'agents de transmission entre la peste orientale et l'âme occidentale en péril.

Il s'occupe ensuite de l'Inde, de la Chine et du Japon, et, en général, de l'Asie, dont il s'efforce de décrire et de caractériser les idéaux, — les plus ruineux, à son sens, qui puissent s'opposer et s'attaquer à ceux de l'Europe.

La seconde partie comporte une sorte de démasquage de l'Orient. Si ces idéologies orientales se montrent si hostiles et si agressives à l'égard de l'Occident, c'est que derrière elles se cachent les vieilles hérésies et les vieilles erreurs occidentales, qu'elles reproduisent en les enveloppant d'attraits séducteurs adaptés aux circonstances.

Il désigne ensuite la brèche par où l'ennemi espère s'insinuer dans l'âme de l'Occident, avec le dessein formel de la désagréger en vue d'une hégémonie asiatique : c'est l'appétit déréglé et sans objet valable du mysticisme. L'éloignement et l'aversion qu'éprouvent trop d'Occidentaux à l'égard de l'Eglise, Mère du seul mysticisme authentique, ouvre l'Occident à l'envahissement mortel de toutes les fausses mystiques.

Massis termine — et c'est la troisième partie — en indiquant le seul remède possible à cette crise redoutable : le retour au catholicisme, qui a fait l'Europe et qui peut seul la refaire, comme seul il peut civiliser l'Asie et rendre ainsi possible l'union vitale et souhaitée entre l'Orient et l'Occident.

* * *

Voici, maintenant, d'après le texte même de l'auteur, le thème général de l'ouvrage :

« D'où vient que, pour rechercher la fusion des esprits d'Orient et d'Occident, les messagers de l'Asie, les Tagore, les Okakura, Gandhi lui-même, s'accordent avec ce qu'il y a de plus destructeur dans les doctrines européennes? *Il est clair qu'ils connaissent les brèches et cherchent les lignes de moindre résistance spirituelle pour s'introduire dans le corps de l'Occident dissocié.* (3) »

« Philosophie allemande, mysticisme russe, telles sont les voies choisies, reconnues par avance, et l'idéalisme, le masque où ces Asiatiques dérobent leur regard dévorant pour nous séduire et se

(1) R. P. WORONIECKI, O. P., *Les Malheurs de la Russie*. (Etudes religieuses, 10-25 août 1924, Bruxelles).

(2) Le IV^e chapitre est numéroté V par erreur.

On regrette que le livre ne soit pas pourvu d'une table.

(3) Souligné par moi.

mieux faire entendre. Soutenus, aidés dans leurs entreprises hostiles à l'espèce par les transjuges de toutes les nations européennes, par les apostats de toutes les confessions, par les sectateurs de toutes les aberrations religieuses qui forment avec eux le concile œcuménique des hérésies coalisées, c'est avec nos pires idées qu'ils travaillent, pour les retourner contre nous. *Nous sommes ici au lieu géométrique où les diverses contrefaçons de communion spirituelle se relient, se pénètrent, rassemblent leurs forces divisées contre « la grande foi, la grande doctrine, la grande école d'énergie » qui a fait la civilisation d'Occident.* » (pp. 130-131).

... « *La civilisation d'Occident est aujourd'hui attaquée avec toutes les ressources, avec toutes les puissances, avec tous les masques, avec toutes les ruses qui sont de l'ordre de l'esprit* » (p. 17) (1).

D'où la défense de l'Occident qu'entreprend Massis en s'armant de la doctrine catholique « enrobée dans l'héritage de la culture gréco-latine » (p. 222) : « Aux forces de l'esprit, dit-il, d'organiser la défense. » (p. 17).

Voyons maintenant quelles sont les vues de Massis sur le déroulement historique de chacun des pays mis en cause par lui et ce qu'il pense d'eux, lorsqu'il les considère par rapport à la civilisation :

« Cette culture gréco-latine que dénoncent les Spengler, les Keyserling, ne lui est jamais apparue (à l'Allemagne) comme son bien propre, comme le fondement de son humanité : elle est restée une acquisition de ses savants, de ses philologues...

N'ayant pas participé à son passé jusqu'à s'identifier avec lui, la culture gréco-latine n'est donc pas pour l'Allemand une valeur fondamentale de civilisation... *Aucun type de civilisation n'est jamais parvenu à se soumettre l'individualisme originel des Germains* (1). De là leur facilité à se prêter à de nouvelles formes de vie, à recevoir les impulsions contradictoires; de là leur perpétuelle sédition contre l'ordre du monde, ces renseignements historiques, qui sont une incessante menace pour les nations plus anciennes et plus complètes, où la culture se conserve et se transmet comme une longue expérience qu'elles ne sauraient rompre sans dommage. » (pp. 64 à 68.)

Voilà pour l'Allemagne.

« Un peuple sans expérience historique, voilà le peuple russe. Il n'a pas eu de Moyen âge; la longue et laborieuse éducation de peuples européens lui a manqué. Une brutale barbarie d'abord, des luttes de tribu à tribu qui continuèrent deux ou trois siècles après qu'elles eurent cessé en Occident; puis un christianisme vicié par l'esprit du Bas-Empire; et, avant que ce germe ait eu le temps d'éclorre, c'est l'invasion mongole, le reflux vers l'Asie qui reprend sa proie. Suivent quatre cents ans de domination étrangère, sous le joug féroce des grands Khans tartares qui façonnent leurs sujets aux mœurs dégradantes des despotes orientaux. Telle fut la jeunesse de ce peuple qui ne sortit du paganisme que pour être colonisé par les Asiatiques envahisseurs...

« *Aussi bien l'apport du peuple russe à la civilisation générale a-t-il été à peu près nul.* N'oublions pas que la Russie est à peine à cinq siècles de l'invasion des Barbares, alors que la vieille Europe a subi la même crise depuis quatorze siècles. Une civilisation de mille ans plus ancienne met une distance incommensurable entre les mœurs des nations. *Cette différence fondamentale, voilà le trait dominant qui isole le peuple russe, le situe dans un climat de vide, le sépare des destinées historiques du reste de l'humanité.* » (pp. 83-84-85.)

... « *La culture hellénique, le monde latin, la civilisation chrétienne n'ont jamais rencontré d'ennemi plus lucide, plus implacable que celui qui s'appuie aux contreforts de l'Oural.* » (p. 73).

... « *Aussi bien la révolution russe n'est-elle que la fin d'une équivoque, d'un paradoxe qui durait depuis le règne de Pierre le Grand (lequel, comme on sait, voulu européaniser la Russie. L. L.) Le tsar Nicolas II n'est pas tombé victime d'une doctrine européenne du progrès. C'est Pierre 1^{er} qu'on a tué dans sa personne; et sa chute a ouvert devant l'âme populaire russe non pas, comme on a pu le croire, le chemin de l'Europe, mais celui du retour à l'Asie.* » (pp. 74-75.)

En effet, selon Massis, « *il est inexact de croire que le bolchevisme soit « une tumeur sur le corps du peuple et qu'il suffirait de le supprimer pour que la vie russe reprenne son cours normal.* Le bolchevisme, ce n'est pas Lénine, ce n'est pas Trotsky, c'est tout le peuple russe. » (Mouskova) (1) (p. 108).

Voilà pour la Russie.

« L'Inde du yoghâ et du vedanta — qu'il ne faut pas confondre avec l'Inde de fantaisie du poète Rabindranath Tagore — n'a pas davantage à nous enseigner; et ceux qui croient voir dans l'idéalisme hindou un mysticisme capable de s'allier à nos croyances pour lutter contre l'envahissement matérialiste de l'Europe se doutent-ils qu'ils font appel à des doctrines qui ruinteraient ce qu'il reste de vivifiant et de sain dans notre propre idéal? » ... « *Aussi les Hindous sont-ils restés étrangers aux véritables intérêts du genre humain.* » (pp. 135-136) (1).

Voilà pour l'Inde.

De même, le Japon est dénoncé comme capable et secrètement désireux de devenir le peuple chef qui dressera l'Asie contre « les intrus et les indésirables de la race blanche ». « Ainsi le Japon qui ne s'était occidentalisé qu'à contre-cœur est rejeté vers le continent asiatique, berceau de sa civilisation et de sa race. » (p. 168).

La Chine, à son tour, est appelée xénophobe et bolchevique et accusée de guerroyer l'Europe de ses dons en la personne de ses étudiants révolutionnaires : « Ils retournent contre l'Occident ce qu'ils ont appris de lui et chez lui. » (p. 169). Et Massis de conclure : « L'épisode actuel de la crise chinoise est avant tout un acte de duel engagé entre la civilisation et le bolchevisme. » (p. 172).

Peut-il y avoir, je le demande, manière de s'exprimer plus générale et moins restrictive? Et de ce que ces textes, qui sont donnés ici à titre d'exemples, sont seuls cités, il ne faudrait pas en conclure qu'ils sont uniques. Au contraire, *tout le livre*, à la réserve des courts passages que j'ai signalés et qui sont plus d'une fois insuffisants en eux-mêmes, apparaît, que l'auteur le veuille ou non, comme un réquisitoire tendu et continu dirigé contre la moitié de l'Europe et contre les races orientales, leur passé, leur présent, leur pensée et leurs visées, selon Massis. C'est près d'un milliard d'hommes, c'est-à-dire beaucoup plus de la moitié du genre humain (et il est plus que certain qu'il faudrait y ajouter, si leur cas était examiné) les Musulmans, les Nègres et beaucoup d'Américains, qui sont mis par lui en quarantaine rigoureuse, pour ne pas dire plus. Seuls échappent les gréco-latins et non pas tous, loin de là. C'est à peine si la possibilité pour ainsi dire théorique d'un bien, chez l'Allemand, le Russe, l'Asiatique paraît admise. Nulle part, je l'ai dit, on ne voit trace d'un essai de description des « disponibilités » des « préparations », des « attentes » et des « amorce » de christianisme que Massis reconnaît pourtant pouvoir exister en eux, en laissant toutefois, à l'Eglise le soin de les « discerner ». Il aura du mal à se défendre du reproche de n'être clairvoyant qu'à l'égard du mal.

* * *

Reprenons maintenant ses jugements point par point.

Le plus délicat, c'est évidemment celui qui concerne l'Allemagne. Avoir horreur de l'idéologie démocratique et humanitaire à la Marc Sangnier, qui méconnaît les résistances les plus affreuses de la nature et qui brouille tout, et se donner ne fût-ce que la plus petite apparence d'être d'accord — ce qui s'appelle d'accord — avec l'utopique tribun du Sillon, dans sa manière de travailler au rapprochement avec nos ennemis d'hier, serait un peu pénible.

Une nécessité vitale s'impose, néanmoins. Que Claudel l'énonce, lui qui réunit la triple autorité du catholique, du diplomate et du patriote français, sans parler de celle que lui confère son génie et, en tout cas, son robuste bon sens : « L'Europe, dit-il, ressemble à une toute petite embarcation chargée d'une multitude de passagers. Il est temps de s'entendre à bord, si l'on ne veut pas gaspiller ses courtes chances de salut. Car ce petit navire Europe porte avec lui le destin du monde. Le monde est né de l'Europe. C'est en elle que se trouve son cerveau et son cœur. »

Pour la formation des Etats-Unis d'Europe, le point capital est la réconciliation de la France et de l'Allemagne. En ce moment, ce n'est pas l'idéaliste qui parle, mais bien le réaliste. « L'entente franco-allemande, sur le vaste domaine des réalités n'est pas seulement souhaitable : elle est normale et logique. » (2).

Je n'entreprendrai pas de discuter ici les moyens. Mais ce qui

1) Souligné par moi.

2) Interview à la Germania (Berlin), reproduite par la *Revue catholique des Idées et des Faits* (n° 24 du septembre 1926), d'après le texte français du *Bulletin catholique international*.

est évident, c'est que la méthode de Massis contribue directement à rendre cette entente, si impérieusement exigée par les faits et par la logique du christianisme, plus difficile que jamais, sinon impossible.

Elle a pour vice capital non seulement d'excommunier l'Allemand comme tel, mais encore de faire abstraction à peu près totale (1) de l'existence de 20,943,776 catholiques allemands (statistique de l'Office central de statistiques religieuses de Cologne pour 1924) contre 40,454,000 protestants, et d'un fait nouveau très digne de considération : « Une nouvelle étape dans la vie du catholicisme allemand. »

Ici encore, je ferai parler plus autorisé que moi, le R. P. Dalmace Saget, O. P., auteur d'une très remarquable et récente brochure sur le *Catholicisme en Allemagne* (2) : « Une nouvelle période s'ouvre, dit-il, dans l'histoire du catholicisme allemand... Affranchie de la tutelle de l'Etat et placée sur le pied d'égalité complète avec les Eglises protestantes, au lieu d'être tolérée comme jadis, l'Eglise catholique est devenue libre de développer son activité. Elle jouit du droit d'association; elle continue de percevoir les frais du culte (*Kirchensteuer*), par l'entremise de l'Etat; l'Ecole confessionnelle lui est garantie; enfin, elle a la liberté de nommer les évêques et de disposer du clergé à son gré. On le voit, le régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, voté à Weimar, n'a rien de commun avec celui d'autres pays. L'Eglise est complètement maîtresse d'elle-même et de sa destinée. Du reste, la création d'une nonciature pour l'ensemble du Reich, à côté de celle de Munich, qui continue à subsister; la présence d'un évêque auxiliaire à Berlin; le rétablissement de l'ancien évêché de Meissen; le développement du clergé séculier et régulier (« le printemps monacal, a-t-on dit »); la conclusion d'un nouveau concordat avec la Bavière, prélude d'un autre concordat pour l'ensemble du Reich; l'activité inlassable que les catholiques déploient à la conquête des classes intellectuelles et dirigeantes, sans toutefois négliger les classes populaires et le monde ouvrier, tout cela forme un ensemble qui prouve bien que l'Eglise, bénéficiant de la nouvelle situation, est en voie de réaliser des progrès les plus appréciables. »

Que pensent de cet essor les Allemands non catholiques? « Tout a changé. L'opinion publique est devenue « procatholique ». Socialistes et protestants dépouillent eux-mêmes quelque chose de leur haine et esquissent des mouvements de rapprochement vers les catholiques. On assiste, d'ailleurs, dans la Haute-Eglise allemande-luthérienne à une restauration du culte catholique toute semblable à celle qui s'est effectuée au sein de l'anglicanisme. »

Dans tout cela, Keyserling et Spengler sont bien peu visibles, bien peu représentatifs.

Par contre, la pensée de saint Thomas devient un objet de préoccupation de plus en plus important pour beaucoup d'intellectuels allemands, même non catholiques.

Cette situation nouvelle n'infirmes pas les dangers intellectuels et moraux qu'implique toujours l'idéologie protestante, pas plus que les dangers politiques que le pangermanisme et l'esprit de revanche continuent très certainement de faire courir à l'Europe et au monde. Sans doute. Mais il y a longtemps que le « germanisme intellectuel, comme disait Barrès, a été analysé, décrit; on ne peut recommencer toujours cette pénible description et il serait équitabie de compter parmi les défenseurs de l'Occident chrétien les catholiques allemands, qui bien plus que des Français ou des Belges sont à même de combattre les hérésies orientales qui chercheraient à emprunter le biais germanique pour frapper au cœur de la catholicité. Les englober, ne fût-ce même que paraître les englober dans une réprobation générale n'est ni juste ni avantageux.

Mais la première question à se poser, c'est évidemment, de savoir si le danger intellectuel oriental existe réellement, et quelle est sa portée. Là encore, qui répondra mieux que les Allemands, fils de l'Eglise comme nous, et qui ont pour pasteurs les chefs de 22 évêchés et 16,984 prêtres, parmi lesquels des Bénédictins, des Jésuites, des Dominicains rompus aux travaux de l'esprit? Nous n'en trouvons pas trace dans le travail d'ensemble du Père Saget, pour ne nous en tenir qu'à lui.

* * *

(1) De tant d'œuvres catholiques allemandes, Henri MASSIS ne signale que le seul mouvement intellectuel de *Abendland* (note pp. 62-63).

(2) *Etudes religieuses* du 25 octobre-novembre 1926. Liège-Paris, pp. 6-7.

« L'apport du peuple russe à la civilisation générale a été à peu près nul », déclare Massis.

Il eût été prudent de définir d'abord « la civilisation générale ». Le mot civilisation date du XVIII^e siècle : c'est donc un mot bien jeune, vu d'un peu haut; et l'idée aussi; et le fait, si fait il y a, encore plus.

On trouve, dans Joseph de Maistre, une petite phrase qui n'a l'air de rien et qui dit beaucoup de choses : « Les missions, constate-t-il sont l'instrument de la civilisation universelle. »

Autrement dit, si la civilisation universelle existe un jour, ce seront les missions de l'Eglise catholique qui l'auront créée. Sera-ce en détruisant les civilisations particulières (et de très différentes valeurs) qu'elles auront rencontrées en Asie, en Afrique, en Océanie, et en leur substituant massivement la civilisation gréco-latine chrétienne? Non, mais en intégrant, au contraire, les valeurs de vie rencontrées. Au moyen de quoi? « Au moyen du Sens Commun (encore un mot qui en dit long), qui assure la base naturelle nécessaire, et de l'Evangile, qui imprime à l'édifice un élan surnaturel vers le ciel : les matériaux se prennent sur place, comme tout ce qu'il y a déjà d'utilisable dans l'architecture locale, dans le style humain du lieu et donc dans l'esprit dont il procède. Aucun éclectisme, aucun syncrétisme, mais une instauration de toutes choses dans le Christ, un universel respect de la moindre parcelle de bien qui se trouve dans les hommes. N'éteignez pas la mèche qui fume encore. »

La civilisation est un *esprit*, avant d'être une réalisation déterminée. Elle est à la race, à la nationalité, à la vocation particulière des peuples ce que la *forme* est à la *matière* dans la métaphysique d'Aristote. Or, la prodigalité inouïe de l'Artiste divin a multiplié presque à l'infini les matières humaines (1). C'est pourquoi Claudel, à traversé et vu vivre beaucoup de races prodigieusement différentes les unes des autres, déclare avec la force d'indignation qui saisit l'âme devant un néfaste attentat possible et, en fait, trop souvent commis : « Tout catholique sincère doit être un *adversaire du jananisme nationaliste*, qui est la négation de la culture. Qu'une nation, quelle que puisse être son excellence, prétende se suffire à elle-même, voilà ce qu'on devrait regarder comme une monstruosité. Je suis profondément patriote, mais je ne suis pas moins profondément convaincu que l'amour idolâtre de la patrie constitue un véritable crime contre la pensée humaine. Là-dessus, aucun catholique ne saurait penser autrement. Car le catholicisme est la fraternité de tous les hommes dans la chrétienne égalité. Il nous unit les uns aux autres par dessus les attaches nationales. Tous sont appelés, individus et nations. Cette vocation demande qu'on lui soit fidèle et qu'on garde à ses éléments leur pureté première dans l'universelle communion. » Ce sont là des textes auxquels il ne faut pas se lasser de faire écho.

Et bien, la Russie est une de ces matières humaines et même l'une des plus grandes, et l'esprit l'a travaillée valablement, contrairement à ce que pense Massis, trop porté à identifier étroitement civilisation et *gréco-latinisme*.

Le cheminement historique de l'esprit — disons du christianisme, pour appeler l'œuvre de Dieu par son nom — et ses résultats ne furent pas tout à fait tels qu'il le croit, en Russie.

« Un christianisme vicié par l'esprit du Bas-Empire et, avant que ce germe ait eu le temps d'éclore, c'est l'invasion mongole, le reflux vers l'Asie (2) qui reprend sa proie. Suivent quatre cents ans de domination étrangère, sous le jong féroce des grands Khans tartares qui façonnent leurs sujets aux mœurs dégradantes des despotes orientaux. Telle fut la jeunesse de ce peuple qui ne sortit du paganisme que pour être colonisé par les Asiates envahisseurs. »

Sans perdre de vue les trop réels « malheurs de la Russie » (3)

(1) Et il leur a conféré un fort particularisme et une grande tenacité de résistance à l'action des forces universalistes, ce qui a fait dire au même de MAISTRE qu'il ne connaissait pas des *hommes*, mais des Français, des Italiens, des Russes. De sorte que la civilisation, dans sa forme la plus haute et la plus pure, qui seule rend possible la véritable fraternité humaine, est un triomphe quasi miraculeux et par conséquent une réussite qui n'a rien de facile. Là comme en tout, mais là surtout, le dernier mot, ce n'est que les saints qui peuvent le dire.

(2) Qui dit reflux dit flux : de quel flux veut parler MASSIS?

(3) C'est le titre, je l'ai dit, d'un opuscule remarquable, déjà signalé plus haut, du R. P. WORONIECKI, Polonais, dominicain, professeur de théologie et ex-recteur de l'Université de Lublin, ex-citoyen russe et aussi ex-officier de réserve de l'armée russe, le Père WORONIECKI est un des

et les déplorables conséquences qu'ils ont engendrées, on ne saurait cependant souscrire à ces appréciations.

La Russie fut d'abord catholique pendant un siècle, et ce sont les Normands — les Varègues — qui, bien plus que les Grecs de Byzance, travaillèrent à lui donner le christianisme (IX-X^e siècles). La source où ils allèrent puiser était grecque, orientale, byzantine, mais à ce moment, quoique déjà troublée, elle était encore catholique. Saints Cyrille et Méthode, les grands apôtres des Slaves du Sud, dont l'Eglise romaine célèbre la fête le 7 juillet, étaient sortis de Byzance au IX^e siècle.

Le « mal byzantin », le césaropapisme, — la subordination de l'Eglise à l'Etat — s'est ensuite donné carrière, c'est très vrai, et il a isolé la Russie de l'Occident et de la civilisation catholique. Au XIII^e siècle, les Mongols envahissent. Mais, du milieu du X^e au commencement du XIII^e, trois siècles à peu près ont passé, et n'ont pas été perdus. D'autre part, la période mongole ne fut pas un temps (1) de persécution religieuse. C'est pousser les choses au noir que de parler de quatre siècles de domination tartare et d'appuyer sur la férocité du joug des grands Khans.

La période tartare dura, à proprement parler, de 1240 à 1380, date de la bataille de Koulikowo, qui délivra les princes russes du joug de la Horde d'or. L'invasion nouvelle de Tamerlan fut épisodique. Cela fait donc cent cinquante ans environ de sujétion étroite et continue.

Quant à la férocité du joug mongol, ce n'est pas tout à fait sous ces effrayantes couleurs que l'histoire nous fait voir les choses. Les Khans se montrèrent, au contraire, pleins de tolérance pour la religion des Russes. Des évêques russes, appelés par les Khans, résidaient à Saraï, capitale des Khans. Dès le XIV^e siècle, les princes russes commencent « le rassemblement de la terre russe », rendu possible par la manière dont les Tartares, qui avaient surtout pour but de percevoir l'impôt, exerçaient leur domination. Corrupteurs, ils le furent beaucoup plus que féroces. Et l'on peut conjecturer que, plus activement apostolique, le christianisme russe aurait assez facilement converti ces envahisseurs païens — car ce n'est qu'au XIV^e siècle que les Tartares devinrent musulmans.

L'accueil reçu en Mongolie et en Chine, où les empereurs mongols régnaient, par Guillaume de Ruysbroeck, envoyé par saint Louis, par Matteo et Niccolò Polo et par le célèbre Marco Polo, fils du dernier, par le fameux Jean de Montcorvin, archevêque de Kambalik (Pékin), enfin par les missionnaires franciscains et dominicains envoyés par le Pape et qui réussirent partiellement, sans parler des bonnes relations entretenues entre les croisés des dernières croisades et les Mongols qui venaient d'envahir l'Asie occidentale, et de la paix dans laquelle vivaient les Nestoriens hérétiques dans l'empire mongol, tous ces faits prouvent qu'il ne faut pas insister particulièrement sur la férocité des Khans, qui avaient développé dans leur empire une civilisation brillante. Tout ceci est relatif, bien entendu.

Le grand malheur, c'est que l'Occident n'ait pas compris alors comme il l'aurait fallu, l'immense importance de la conversion des Mongols.

observateurs les plus attentifs et les plus sympathiques de l'âme russe et de son drame. Voilà près de trente ans qu'il offre sa messe de Pâques pour la réunion de l'Eglise russe à l'Eglise catholique. Tout cela donne à ses paroles un poids non négligeable.

(1) C'est le monarchisme russe qui fut le grand ouvrier de la diffusion rapide du christianisme sur la terre russe. Cf. *Aux sources de la piété russe*, par Mgr A. SIPIAGUINE, ancien député de la Douma, prêtre catholique et directeur de l'Internat russe Saint-Georges à Namur (*Ivénikon*, n° 2, Amay-sur-Meuse, Belgique 1927).

Cet auteur dit, entre autres, en parlant de la célèbre Lavra (laure) de Kiev, le premier monastère russe, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre chronologique (fin du X^e siècle commencement du XI^e siècle) « C'est lui qui rayonna sur toute la superficie de la Russie primitive : de son milieu il envoya les premiers missionnaires dans les forêts vierges du Nord et dans les immenses steppes du Sud; ses moines furent les premiers laborieux sur l'infini guéret de la piété russe, ils le défrichèrent pour le temps à venir. Les moines de la Lavra servirent longtemps de modèles pour la vie ascétique qui pénètre l'esprit religieux russe... »

Par l'éclat de ses champions-ascètes la Lavra coopéra à ce que le soleil du christianisme réchauffa si vite le vaste pays russe. » (pp. 7-8).

Et l'auteur de remarquer : « Ne faut-il pas dire que le sol, auquel on a confié cette semence, pour qu'elle donnât une moisson si abondante en si peu de temps, devait être bien riche en qualités naturelles? Autrement de quelle manière s'expliquerait l'abondance de la première récolte du sol à peine défriché? Quelle explication faut-il donner à ce fait incontestable que le coup, un seul coup de la crosse des missionnaires sur le rocher encore intact de l'âme russe, fit jaillir une source intarissable de l'eau salubre et fécondatrice? » (p. 9).

En tout cas, de Kiev à Perm, l'Eglise russe subsista et elle jouta un rôle qui, malgré tout, a pu passer pour glorieux dans l'œuvre de la libération du sol russe. On a pu dire que la Russie avait fait « ses croisades sur place ». C'est ce que rappelle la croix surmontant le croissant, au sommet de nombreuses églises russes.

En résumé, les malheurs historiques de la Russie, y compris le schisme, ne l'ont pas empêchée de posséder un vrai christianisme et un vrai esprit chrétien, quelquefois supérieur au nôtre (1). « Au fond du caractère russe, dit Woroniecki, il y a encore quelque chose de primitif, une certaine candeur d'âme, en même temps qu'une grande capacité de s'émouvoir et de s'enthousiasmer, traits que la culture moderne, imbuë de rationalisme et de matérialisme, a bien émoussés chez les peuples de l'Occident (2). »

Et il exalte, à juste titre, la grandeur d'âme des émouvants et éminents convertis russes du XIX^e siècle : Sophie Swetchine, Nathalie Narischkine, Schouvalov, Gagarine, Martynov, Pietcherine, Sophie Rostoptchine-de Ségur, plusieurs Galitzine, Zénaïde Volkonsky, et, surtout, de l'admirable et génial Wladimir Soloviov, dont l'exemple et l'œuvre semblent appelés à jouer un rôle providentiel dans l'histoire de l'Union des Eglises (3). Il fait siennes ces remarquables paroles de Rozanov : « Nulle part, on ne trouve un tel jet de lumière comme dans cette conjonction, trop rare hélas, des traits spécifiques du caractère russe, de cette foncière bonté, bienveillance, droiture d'âme, avec une culture et une curiosité vraiment européenne. L'Europe propose des thèmes mais quand c'est un caractère russe qui s'attaque à leur solution, un caractère qui n'a point renié sa terre natale ni les forces que cette terre donne, le spectacle devient poignant par son intérêt. » (p. 32).

Nous sommes loin de l'irrecevable affirmation de Massis, qui vise bien toute la Russie et non le seul Etat bolchevik, elle se confond avec lui désormais, pour Massis : « La culture hellénique, le monde latin, la civilisation chrétienne n'ont jamais rencontré d'ennemi plus lucide, plus implacable que celui qui s'appuie aux contreforts de l'Oural », et de son rejet sommaire de la Russie tout entière à une Asie qui représente pour lui, intellectuellement et moralement, Sodome et Gomorre.

Sans doute, l'heureuse conjonction dont parle Rozanov est « trop rare, hélas! » (est-ce toujours la faute des Russes, et même de quelqu'un?), mais il ne faut pas en conclure à l'absence de disponibilités profondes dans le peuple russe, dans « l'orthodoxie », qui n'a jamais cessé d'avoir ses saintes âmes : « Le peuple russe, dit Nicolas Berdiaeff, dans *Un Nouveau Moyen Age* (4) est tendu vers le Royaume de Dieu... L'âme de l'homme russe est tendue vers le Royaume de Dieu. » Ce qui le possède, au plus intime de l'être, le meilleur de lui-même, c'est « la nostalgie, le mal russe de la Jérusalem céleste. »

Examinant en profondeur la situation russe, sous l'effectif triomphe bolchevik, et recherchant quelles sont les espérances de salut, Berdiaeff écrit ces paroles émouvantes : « La Russie ne peut être sauvée que de l'intérieur, que par les transformations vitales se développant en Russie. Le peuple ne veut pas mourir et se sauve par les nécessités mêmes de la vie, le pouvoir bolchévique est contraint de s'adapter à la vie. On ne peut avoir foi en l'œuvre de création soviétique. C'est le système

(1) Cf. WORONIECKI. *Le catholicisme et l'avenir de la Russie*. (Etudes religieuses, 10 novembre 1926). « C'est un fait indéniable, dit l'auteur, que l'Eglise russe possède un sens liturgique fortement développé et que sa vie liturgique n'a jamais subi les influences de l'individualisme dont la liturgie a été si fortement atteinte en Occident. La Russie possède par conséquent dans son rite un vrai capital de vie religieuse... » (p. 25).

(2) *Op. cit.* dans la note 19, p. 33.

(3) On pourrait déjà parler des grands convertis russes du XX^e siècle. Ainsi, rien que dans la seule famille de Zénaïde Volkonsky, il faudrait citer : le prince Alexandre Mikhaïlovitch Volkonsky, président du Comité national des Russes à Rome, sa sœur et plusieurs de ses frères. (Cf. Michel d'HERBIGNY, S. J., *L'Âme religieuse des Russes*, Pontificio Instituto Orientale, Roma, p. 44).

(4) *Roseau d'or* (Plon, 1927). BERDIAEFF est un penseur russe, qui appartient, pour toute une part, à la lignée de Soloviov et dont la position se rapproche progressivement du catholicisme.

C'est Dieu qui sait s'il aboutira. Il a souffert pour sa pensée également sous les deux régimes tsariste et bolchevik. Expulsé de Russie en 1922, il a vécu successivement à Berlin et à Paris, où il réside actuellement, et il a fondé dans les deux capitales une académie de philosophie religieuse. Il dirige la revue *la Voie*, qui paraît à Paris. Cet admirateur russe de Léon Bloy, est ainsi à la tête, dans le sein de « l'orthodoxie », d'un mouvement intellectuel qui va dans le sens d'un grand renouveau de vie sur-naturelle succédant au sombre chaos d'aujourd'hui, d'un « nouveau moyen-âge ».

de Chingalev (1), le système de « l'élevage » appliqué aux hommes. Ce n'est qu'extérieurement que les bolcheviks nous surprennent par leur force. Mais ils sont affreusement impuissants et leurs œuvres sont marquées au coin de la banalité et de l'ennui. Ils imitent les hommes de puissance. *Mais il y a derrière tout cela le peuple russe, et l'on empêchera pas que celui-ci vive, et qu'il reste un grand peuple, avec des dons élevés. Au sein de la Russie, dans ses profondeurs invisibles, des formations moléculaires s'agrègent, lesquelles préparent son salut.* » (2) (pp. 233-234.)

Ces « profondeurs invisibles » ne le sont que trop, hélas, pour les Occidentaux qui étudient livresquement le monde russe. Qu'ont-ils le plus souvent à leur disposition? Ceux des livres des écrivains russes qui ont été traduits. Ils veulent y voir toute la Russie.

Dans un travail extrêmement significatif, d'un jeune et fervent diacre de l'Eglise orthodoxe, le Père Georges Tsébricov, sur *l'Esprit de l'Orthodoxie* (3), qu'il faut remercier et féliciter les moines d'Amay d'avoir publié, on trouve ces paroles fort sensées : « Un... point capital..., constituant un barrage pour la compréhension réciproque, c'est l'idée fort enracinée, en Occident, qu'en Russie ce sont les laïcs plutôt que les ecclésiastiques qui servent de guides à la pensée religieuse. Sans nier la grandeur de Dostoïevsky, de Solovioff, et d'autres penseurs religieux laïcs, je dois néanmoins constater l'erreur des Occidentaux qui se basent invariablement sur ces représentants de la pensée mystique du peuple russe, en étudiant les profondeurs de l'âme orthodoxe.

Prenez, par exemple, un Dostoïevsky ou un Solovioff comme représentant de l'orthodoxie, et prenez un de Maistre comme représentant du catholicisme, le précipice entre eux serait sans fond!

Prenez maintenant un saint Séraphin, le vénéré ascète de Sarov (4), et prenez un curé d'Ars. La différence serait à peine perceptible et au fond, elle n'existerait même pas. » (pp. 11-12.)

C'est ce que l'auteur appelle « se considérer mutuellement de sainteté en sainteté » et « transposer toutes les questions dans la région céleste. »

Et il fait une étude très belle et très émouvante de l'esprit de l'orthodoxie envisagé comme un esprit de sainteté.

Selon lui, l'essence du véridique esprit de l'orthodoxie, c'est que « toujours et partout la qualité et la sainteté sont placées au-dessus de la position hiérarchique et du principe quantitatif. » (p. 16.) « C'est l'acquisition du Saint-Esprit qui est pour l'orthodoxe l'alpha et l'oméga du christianisme. » (id.) « L'esprit orthodoxe, est un esprit toujours actif envers Dieu, envers l'Eglise céleste. Une certaine passivité envers le terrestre n'est pas autre chose que la conséquence de l'humilité, qui se développa d'une manière tout à fait extraordinaire dans l'Eglise orthodoxe, et surtout dans la vie monastique. » (p. 17.) L'activité de l'esprit orthodoxe est « l'activité de la prière acquise par la voie de l'ascétisme et de l'humilité. » (id.)

Cependant, selon Massis, « ce n'est pas le besoin de se grouper pour la lutte, mais l'amour de la retraite, le renoncement au monde et à ses combats qui ont jadis peuplé les innombrables monastères de la Russie. Trop de moines russes n'avaient en vue ni l'activité intellectuelle, ni le travail manuel, ni la charité, ni l'apostolat; ils semblaient plus proches de lamas tibétains que des fils de saint Dominique ou de saint Benoît. » (p. 97.)

A ces paroles singulièrement dures et hasardées s'opposent directement les paroles miséricordieuses et équitables que les moines d'Amay ont voulu mettre, comme un signe de leur pro-

(1) « Un des personnages des *Possédés*, le roman de DOSTOÏEVSKY. (N de la tr.). »

(2) « Malgré tant de scandales, écrit Mgr D'HERBIGNY, une grande partie du peuple russe persévère dans sa foi chrétienne. Cette fidélité mérite d'autant plus de respect que le nombre des croyants diminue pourtant rapidement... Les groupes qui restent chrétiens, s'élèvent souvent à une vie plus pure du plan providentiel sur les âmes. » (Op. cit., pp. 40-41.) Et il cite de nombreuses lettres privées à l'appui.

(3) *Irénikon* n° 7.

(4) « Comme on le sait, dit plus loin l'auteur (p. 18), saint Séraphin (1759-1833), le hiéromoine habitant une forêt non loin du monastère de Sarov, parmi les bêtes fauves qui venaient chez lui comme des agneaux; l'ascète extraordinaire qui put passer en prière, mille jours et mille nuits agoniées dans le bois sur une pierre, supportant le terrible hiver russe; le grand consolateur des masses qui venaient vers lui; le puissant faiseur de miracles — est un des saints orthodoxes les plus vénérés. »

Remarquons, pour les catholiques, l'appellation de « saint », pour être autorisée, doit être sanctionnée par l'autorité du Saint-Siège, suivant les décrets du Pape Urbain VIII.

pre esprit, en tête de l'étude du Père Tsébricov, paroles que Pie XI a prononcées, le 26 janvier 1927, il y a donc trois mois à peine, à la *Fédération universitaire catholique italienne*, et qui luiraient désormais, on peut le croire, comme un phare lumineux sur le problème de l'Union : « On ne connaît pas tout ce qu'il y a de précieux, de bon, de profondément chrétien dans les fragments de l'ancienne foi catholique. Les blocs détachés d'une roche aurifère sont aurifères eux aussi. Les vénérables chrétientés orientales conservent une telle sainteté dans leur objet, qu'elles méritent non seulement le respect, mais aussi la sympathie. » (1.)

Mais où Massis me paraît s'être laissé entraîner au-delà de toute limite, c'est quand il va jusqu'à affirmer, souscrivant à des paroles impies, qu'il « est inexact de croire que le bolchevisme soit » une tumeur sur le corps du peuple et qu'il suffirait de le supprimer pour que la vie russe reprenne son cours normal. Le bolchevisme, ce n'est pas Lénine, ce n'est pas Trotsky, c'est tout le peuple russe (2.)

Je pense à vous tous que j'ai connus et aimés là-bas, et à vous aussi, douloureux Russes de l'exil, dont on a fusillé, martyrisé les pères, les mères, les frères, les sœurs, les enfants, les amis. J'écoute les miens me parler de ce cimetière, où mon beau-frère est enterré et où la neige, qui recouvrait l'énorme muraille de cadavres entassés tout nus, bougeait et semblait vivante, de toute la vermine qui l'animait. Je pense à ces mourants qui, dans les années terribles de la grande famine, se traînaient jusqu'à la tombe de famille pour rendre le dernier soupir en terre bénite. « Ils arrivent donc au cimetière, y prient pour leurs morts, puis couchés sur leur sépulture, ils enlacent de leurs bras la Croix, et ils attendent. Des centaines, des milliers meurent dans cette étroite », trait bouleversant que, dans son ardent appel (3), rapporte le cardinal Mercier, dont les mains charitables mettaient de telles précautions, de telles prévenances et de tels respects à toucher à l'âme russe en plaies. Je pense, en ce Vendredi-Saint, où j'écris ces lignes, à l'affreuse passion de l'immense Russie. Et je dis : « Massis, je sais jusqu'où vous êtes bien intentionné et je sais ce que vaut votre cœur et votre belle intelligence : mais ici, vous vous trompez. »

Si, maintenant, descendant des hauteurs du domaine religieux, on regarde du côté de la littérature et des arts, la non plus, il ne sera pas possible de dire « que l'apport de la Russie à la civilisation générale a été à peu près nul. »

Que l'on supprime par la pensée toute la littérature russe et toute la musique russe, ne sera-ce rien de perdu, comblera-t-on si facilement le vide? « Il n'y a qu'eux, me disait tout récemment Jacques Copeau, en me parlant du *Théâtre artistique* de Moscou; ils sont les tout premiers et tous les autres ne viennent qu'bien après. »

Est-ce parce qu'en France et en Belgique, on a attendu soixante ans, ou à peu près, pour jouer *Revizor*, de Gogol; et quelques dizaines d'années pour jouer *Les Deux Sœurs* ou *La Cerisaie*, de Tchekhov, que Dostoïevsky n'est pas encore convenablement

(1) Benoît XV avait déjà dit, le 5 août 1921, à l'époque de l'atroce famine qui provoqua, on s'en souvient, de nombreux actes de cannibalisme en Russie : « Nous nous trouvons en face d'une des plus épouvantables catastrophes qu'ait enregistrées l'histoire... Du bassin de la Volga, des millions et des millions d'hommes voient venir à eux une mort terrible et appellent le secours de l'humanité. »

Il s'agit de sauver un peuple déjà très éprouvé par le fléau de la guerre; d'un peuple qui porte au front le caractère du Christ et veut toujours, avec une volonté tenace, appartenir à la grande famille du Christ. Bien que séparé de nous depuis des siècles, il n'en est pas moins d'autant plus proche de notre cœur paternel qu'il est fort malheureux. » (Cité par le cardinal Mercier dans sa lettre pastorale du 15 août 1922.)

(2) Qu'on lise les nombreuses lettres privées citées par Mgr D'HERBIGNY, dans l'ouvrage que j'ai cité, et d'ailleurs tout l'ouvrage lui-même, et on verra ce qu'il faut penser de cette affirmation, qui paraîtra à des millions et des millions de Russes profondément injurieuse.

Aucun enquêteur impartial, de Henri BRAUD à Mgr D'HERBIGNY, n'a rapporté de Russie cette conviction. C'est comme si, en 1793 ou 97, on avait dit que la Révolution et la Terreur, c'était tout le peuple français. L'existence même d'une Terreur prouvait le contraire. Que MASSIS relise les statistiques rouges : de 1917 à 1920, 260,000 soldats, 54,500 officiers, 18,000 propriétaires fonciers, 355,000 intellectuels, 192,000 ouvriers, 815,000 paysans 28 évêques et 1,215 prêtres furent mis à mort dans des conditions particulièrement terribles.

Tout de même, ces dix-sept cent mille Russes torturés et massacrés, durant les trois premières années seulement de la tragédie russe, ils ne l'étaient pas eux, bolcheviks.

(3) Op. cit. *Action catholique*, Bruxelles, p. 13.

traduit en entier, ni étudié comme il le faudrait, est-ce parce qu'on vient à peine de traduire pour la première fois en français *Obloff*, de Gontcharoff, qui date d'un demi-siècle déjà, est-ce parce que sur Soloviov il n'existe encore que deux ouvrages français, est-ce parce que Moscou, enfin, nous est infiniment moins connue que Londres, voire que Berlin, et que la Russie est encore un monde à peu près aussi fermé que le monde chinois, pour la plupart des Occidentaux cultivés, qu'il faut réduire à ce point, c'est-à-dire à rien ou presque rien, son apport à la civilisation générale ?

Et les mœurs, ne compteront-elles pour rien ? Et les cinq millions de soldats tombés dans la guerre contre l'impérialisme allemand, n'est-ce pas aussi un apport, et combien lourd, à la civilisation générale ?

Par contre, l'Europe occidentale a-t-elle bien fait tout son devoir vis-à-vis de la Russie, en laissant s'étendre sur elle la main sinistre des ravageurs bolcheviks ? Le cardinal Mercier ne le pensait pas. Il osait dire, dans un altier euphémisme, en 1922 : « La guerre a épuisé les finances, peut-être aussi les réserves d'énergie des grandes nations européennes et du Nouveau-Monde ; sinon, l'on ne s'expliquerait pas que notre héroïque Belgique, la France, la Pologne, l'Italie et la Grande-Bretagne, les Etats-Unis d'Amérique, peuples et gouvernements, assistent sans un sursaut d'indignation et d'action, à l'immolation de leur généreuse alliée d'hier, laissant des hordes de brigands, conduits par une bande internationale, expérimenter dans le sang, le pillage, le sacrilège, leur rêve fou de communisme, s'accorder la fantaisie de l'imposer au monde par le canon et les mitrailleuses, menacer pour demain la Pologne et la Roumanie, et, pour après-demain, peut-être, la civilisation européenne. »

Et le saint Evêque, que Foch a appelé « la plus grande figure de ce temps », de poursuivre en dictant son devoir au monde civilisé vis-à-vis « d'un grand peuple malheureux comme jamais un grand peuple ne le fut » : « En attendant les possibilités de l'avenir, ne serait-il pas sage de s'occuper de la réalité du présent ? La Société des Nations ne s'imposerait-elle pas d'un coup à la confiance universelle, si elle réussissait à ouvrir une croisade internationale contre la barbarie des Soviets, pour la sauvegarde de notre civilisation séculaire ? »

La meilleure politique — pour ce monde et pour l'autre, n'est pas toujours celle que dictent les prévisions des chancelleries ni les supputations des Etats-majors ; elle est inscrite dans la parole du Divin Maître : « Avant tout, faites régner Dieu et sa Justice ; le reste, vous l'obtiendrez par surcroît. »

Clemenceau avait inventé « le cordon sanitaire » : Massis, par une très regrettable erreur d'appréciation historique, assimilant la victime au bourreau, voudrait le rétablir, intellectuellement et moralement, autour de la Russie. Cette solution du problème russe est inadmissible, au nom même de la civilisation qu'on veut défendre, de son honneur et de ses devoirs, s'il est vrai que la civilisation suprême c'est de coller à Jésus-Christ et d'agir en Lui avec une charité universelle (1).

LEOPOLD LEVAUX.

“ Nos actes nous suivent „

Quel beau traité de la vieillesse M. Paul Bourget pourrait nous donner s'il prenait le temps de se regarder vieillir ! Mais il estime qu'il a mieux à faire que de philosopher sur lui-même et, à soixante-quinze ans, c'est son œuvre qu'il entend poursuivre, sereinement, obstinément, pour notre joie et pour notre profit. Tandis que de jeunes écrivains nous racontent les souvenirs de leur plus vagissante enfance, lui continue de réfléchir et d'inventer. Les

(1) Dans un second article, je m'occuperai de la partie de la *Défense de l'Occident* qui s'adresse à l'Asie.

hommes, la vie sociale, le monde inépuisable des idées n'ont pas fini de retenir sa curiosité, et son inspiration n'est point lassée.

Si nous ne craignons de nous faire mal entendre, nous dirions même qu'il se perfectionne, tant ses derniers livres montrent de vivacité dans le mouvement et de netteté dans la composition. Jadis on lui a quelquefois reproché ces commentaires de moraliste, si beaux pourtant, d'une pensée si haute que M. Edmond Jaloux a pu demander un jour qu'on en fasse une anthologie, mais enfin qui interrompaient le récit et taquinaient un peu les impatients. On ne les retrouvait pas dans *le Danseur mondain* ; ils sont absents de son dernier grand livre *Nos actes nous suivent*. Ici le moraliste a inscrit sa pensée dans son récit même, dans les faits qu'il rapporte, quand il ne la met pas sur les lèvres de ses personnages. L'action y gagne et cette crédibilité qui est, selon M. Bourget lui-même, la qualité première d'un bon roman.

Ce don de renouvellement s'affirme encore dans l'aisance avec laquelle M. Paul Bourget interroge et comprend son époque. Nul plus que lui n'est éloigné du dilettantisme intellectuel. Ses principes n'ont rien de nonchalant. Néanmoins il entre dans les doctrines d'autrui, si monstrueuses qu'il les juge, avec une impartialité nonpareille et quand il les traduit, et s'il les fait vivre par l'un ou l'autre de ses personnages ce n'est pas seulement avec de la tolérance, c'est avec du respect.

Loyauté de la pensée, jeunesse du cœur. Qu'on aime M. Paul Bourget écrivant de l'amour ! Cet homme qui a tant vécu et que l'expérience aurait pu blaser, il apporte dans la peinture des sentiments une fraîcheur incroyable. Nulle rhétorique, point d'habile imitation. Ce n'est pas lui qui reprendrait les mots de Racine pour exprimer les violences de la passion. Il peint, il traduit, il évoque non pas ce qu'il a lu, mais ce que son imagination créatrice lui a fait voir. Ainsi l'amour, sous sa plume, garde-t-il l'aisance du parfait naturel.

Mais ce n'est pas tout-à-fait un roman d'amour que *Nos actes nous suivent*. C'est un drame, le drame de la responsabilité.

Un homme a mis sa science de chimiste au service de la Commune en 1871 et il s'est rendu odieux au peuple de Paris par l'invention d'un explosif redoutable. La Commune vaincue, pour se soustraire à la justice et aux représailles populaires, il endosse la soutane qu'un prêtre charitable lui donne et il s'apprête à quitter la France. Mais avant son départ, il assiste à une scène atroce. Mêlé à la foule hurlante, il voit jeter à l'eau un malheureux qui a le tort de lui ressembler (sa photographie ayant paru dans les journaux) et non seulement il ne tente pas d'arrêter cette justice improvisée ; comme il se sent dévisagé par un voisin, il hurle lui-même avec les loups : « A mort ! à mort ! »

Cette défaillance va l'obséder en Amérique où il se réfugie. Il change de nom, de langue et jusqu'à ses habitudes de penser. Il crée un homme nouveau, mais pas assez profondément pour ne plus éprouver l'angoisse d'un terrible remords.

Les années passent. Sa femme, sa fille sont tuées dans un accident de chemin de fer et c'est pour ajouter au mystère de son destin. Son fils seul lui reste à qui il ne confie rien de son lourd secret. Mais quand enfin lui-même déposera le fardeau d'une vie si tendue, le jeune Patrick trouvera dans les papiers de son père, la douloureuse confession toute imprégnée du sonci de réparation.

C'est pour réparer que Patrick vient en France. Il retrouve la famille du malheureux qui est mort à la place de son père. La veuve tient une modeste librairie où se réunissent de curieux révolutionnaires. Elle vit là avec sa petite-fille, une enfant naturelle, révoltée, gagnée aux doctrines mauvaises par un maître d'une grande séduction. Et Patrick va l'aimer, et Marie-Jeanne finira par aimer ce grave jeune-homme. L'impossible amour ! Un critique a demandé pourquoi. C'était balancer bien légèrement l'élémentaire délicatesse du cœur. Patrick se contentera de sauver

cette frêle enfant que son milieu a intellectuellement pervertie et qui, dans une heure d'exaltation, n'a pas reculé devant le meurtre d'un adversaire politique. Quand Patrick repart pour l'Amérique, il a mis cette pauvre fille sur le chemin qui la conduira au service des pauvres dans la vie religieuse.

Le fait-divers ainsi raconté n'est qu'un fait-divers. On pense bien que M. Paul Bourget lui a donné tout ce qu'il fallait de vraisemblance psychologique. Il en a fait un grand livre où brille d'un sombre éclat le terrible problème de la responsabilité.

Mais, a-t-on objecté (1), il n'y avait pas de responsabilité puisqu'il n'y avait point de crime. Pour qu'il y ait eu crime, il eût fallu pleine liberté, volonté entière de tuer, quand, de toute évidence, le malheureux communiste s'est seulement défendu. Car son cri lui-même « à mort! à mort! », qui ne voit que ça été la suprême ressource de sa défense devant d'atroces représailles? Ah! ce n'est pas d'un héros, c'est bien sûr; c'est même d'un lâche, si l'on veut. Ce n'est pas d'un criminel...

L'humanité et, il faut dire plus, la profonde et très haute intelligence de notre théologie morale sont admirables. Mais ce n'est pas de théologie morale que se sont embarrassés les personnages de M. Paul Bourget. Comment l'auraient-ils pu? L'un comme l'autre ont perdu la foi. Ils sont devenus des agnostiques. Ce n'est pas devant le Dieu qu'ils ignorent que se pose pour eux le problème de la responsabilité; c'est devant la société.

Théologiquement le cas de conscience établi par le romancier n'existe peut-être pas; socialement on ne peut nier, nous semblerait-il, qu'il soit formidable.

Car enfin un acte a été posé et un acte d'une gravité exceptionnelle. Il était la suite de beaucoup d'erreurs. Ce fut une erreur pour le patriote exaspéré par la défaite de 1870 de se donner à la révolution. Il y allait de bonne foi; mais la bonne foi est un mot aisé qui couvre souvent de coupables défaillances. Tous les à-peu-près, tous les sophismes qui naissent de la paresse intellectuelle se parent du mérite de la loyauté. La paresse intellectuelle n'est pas loyale...

Un acte a été posé et il a une suite. Il a privé une famille de son chef, de son nourricier, de son protecteur. Libre ou déterminé, comment l'« acteur » y demeurerait-il indifférent? Qu'il l'ait voulu ou non, il a été l'instrument d'un malheur. La vue du désordre qu'il a causé doit l'incinier, s'il a le cœur un peu délicat, à la réparation. Socialement, rien n'est plus naturel, et dès lors les démarches du Patrick de *Nos actes nous suivent* se trouvent amplement justifiées. Tout au plus pourrait-on réclamer du prêtre parisien qu'il visite une consultation théologique qui apaise un peu sa douleur filiale. Mais, encore un coup, n'eût-ce pas été déplacer le problème? Il est de l'ordre social.

Sombre vue, a-t-on dit. Et il est bien vrai qu'elle n'est point rose. Mais elle vaut d'être prise. Elle éclaire d'un jour renouvelé ce que, catholiques, nous appelons le péché originel. Elle donne à une doctrine austère sa vraisemblance et une manière de vérification. Comment entre la terre et les cieux tout ne serait-il pas noué, quand, sur la terre, tout s'enchaîne inéluctablement? D'une pensée de notre solitude, un acte surgit qui touche nos voisins, se prolonge dans l'espace et jusque dans les temps qui viendront. Il n'y a pas de vie privée, a pu dire un penseur de l'école positiviste, tout a une conséquence sociale. Je ne sais pas de vérité plus redoutable.

Cette vérité, elle est inscrite, pour notre enseignement et pour notre élévation, tout au long du dernier roman de M. Paul Bourget. L'anecdote, l'histoire d'amour, les vigoureux portraits de ce beau livre qui raconte aussi une des grandes heures historiques de la

pensée contemporaine, ne doivent pas nous en détourner. Sortons de cette lecture, comme il convient, plus recueillis et plus scrupuleux!

Jean VALSCHAERTS.

Le catholicisme en Ecosse

De petits entrefilets paraissent à des intervalles d'un mois ou deux dans certains recoins des journaux, entrefilets intitulés *Le Klan en Ecosse* ou *La Menace irlandaise en Ecosse*.

Les textes ainsi présentés sont toujours vagues : on nous révèle qu'un « mouvement » quelconque est à la veille de surgir, mouvement qui délivrera l'Ecosse des flots de l'immigration irlandaise, qui est en train de submerger le pays de Bruce et de Burns, de Scott et de Knox (1). Ce serait faire preuve de sévérité excessive que de qualifier lesdits entrefilets de mensongers. Tout en étant aptes à nous induire en erreur, ils ne manquent pas entièrement de fondement. L'Ecosse est menacée — seulement c'est l'Ecosse de Knox. Elle vient de constater que le serpent papiste qu'elle croyait tué n'était « qu'écoïssé ». Il n'est que naturel dès lors que les héritiers de Knox soient passablement contrariés et déclarent en tapant sur leur chaire à coup de poing : « Il faudrait une loi empêchant ça. »

Au cours des années sinistres de la grande Paix, les protestants écossais professionnels se rendirent soudain compte de certains faits, à savoir : que les catholiques forment dans le pays un tiers de la population; que de toutes les « dénominations » (2) religieuses, l'Eglise romaine est la plus importante; que du point de vue absolu comme du point de vue relatif, cette dernière ne fait que croître, alors que tous ses rivaux sont, à des degrés divers, en décadence.

La bourgeoisie terrifiée par la menace révolutionnaire de la Clyde se mit à réfléchir que, dans la région qui semblait le plus teintée d'influences soviétiques, les papistes formaient le quart de la population. N'était-il pas évident dès lors que le Kremlin et le Vatican portaient de conserve la main sur les foyers, les autels et les portefeuilles des presbytériens orthodoxes? Un clergymen exalté frappa la phrase : « La sinistre alliance » et le tour fut joué. Voilà la III^e Internationale devenue la succursale si non l'instrument, de nos vieux amis les Jésuites.

L'éloquence put désormais sévir à l'aise. Personne ne fut grièvement atteint, mais nombreux furent ceux qui, des deux côtés, se rendirent compte de la situation au point de comprendre combien un *modus vivendi* était indispensable.

Plus encore qu'aux États-Unis, l'Eglise catholique en Ecosse est redevable de son origine à l'immigration irlandaise. La Réforme y triompha moins complètement et bien plus lentement qu'on ne le croit d'habitude. Cependant à la fin du XVIII^e siècle, la Foi n'existait plus en dehors des Highlands et de quelques régions isolées, telles que *The Enzie*, de Banff. La grande émigration des Highlands au Canada affaiblit encore ce qui restait d'éléments catholiques. Les Ecossais catholiques de vieille souche ont contribué à grossir les rangs du clergé hors de toute proportion avec leur nombre; parmi les laïcs, ils n'en constituent pas moins une petite minorité. Le Sud-Ouest de l'Ecosse s'était grandement développé au cours du XIX^e siècle du point de vue industriel; aussi le besoin de la main-d'œuvre se fit-il sentir.

L'Irlande, mère des émigrés était à portée de la main. Un flot humain commença à se déverser dans les Lowlands. Il avait surtout l'Ulster pour lien d'origine. Les immigrés étaient très pauvres : s'ils l'avaient été moins, ils auraient pu se payer le voyage d'Amérique. On les vit venir des côtes que balayaient les pluies et les

(1) Le réformateur écossais, fondateur du Presbytérianisme (1505-1572).

(2) Terme employé en Angleterre et en Amérique pour désigner les diverses confessions religieuses; on le traduit souvent par « secte ».

(1) M. le baron Pierre de Gerlache dans un subtil article de la *Revue Générale*.

vents, des montagnes et des régions marécageuses. Ils n'avaient ni instruction ni habileté. La plupart n'avaient jamais possédé une bonne vache ou une bonne charrue. Ils étaient prédestinés à manier la cognée dans les bois, ou plutôt à construire des chemins de fer ou des docks, à remuer le charbon à la pelle dans les usines, à transporter des fardeaux dans les chantiers : véritables héros des romans de Pat Mac Gill.

A tous ces braves gens, l'Ecosse était loin d'offrir des possibilités comparables aux possibilités américaines. Ils se trouvaient dans un pays qui possédait déjà son propre prolétariat, lequel pouvait travailler tout aussi assidument, était mieux éduqué et s'adonnait moins à l'ivrognerie : tout au moins le cachait-il mieux. Le domaine politique était fermé aux immigrés. Ils avaient bien le droit de voter, mais ils n'usaient du bulletin de vote, avec une loyauté scrupuleuse, que comme « le parti » le voulait. Ils votaient comme de bons patriotes irlandais, mais sans goûter à aucune des récompenses dont bénéficient, en certains endroits, ceux qui font office d'électeurs. Leurs votes étaient utilisés à Dublin ou à Londres, les récompenses y étaient également réparties. Un seul exemple. A Glasgow, les Irlandais formaient un cinquième de la population. Politiquement, ils étaient organisés dans la perfection, et cependant, ils ne constituaient pas à Glasgow 1 % de effectifs de police.

La religion des immigrés était la cause d'un second désavantage d'ordre matériel. Dans un pays qui avait fait un fétiche de « la carrière ouverte aux talents », de l'instruction, leur « éducation » était limitée en étendue et de qualité défectueuse.

Les écoles publiques étaient presbytériennes. Une population d'une pauvreté extrême dut, dès lors, créer non seulement des églises mais aussi des écoles. Fort heureusement, l'autorité centrale prenait à sa charge la plus grande partie des frais d'entretien, accordant des subventions à toutes les écoles publiques et paroissiales. En ce qui concerne les premières, des taxes locales venaient compléter ces subsides. Les écoles catholiques en restaient privées; résultat : de misérables édifices scolaires, un outillage insuffisant, des instituteurs en trop petit nombre et misérablement payés.

A mesure que la seconde génération des immigrés croissait en âge, on vit paraître les rudiments d'une bourgeoisie. Le cabaret, le mont-de-piété ouvrirent à quelques-uns la voie à une opulence relative. Le grand commerce en cheptel, beurre, œufs, etc., avec l'Irlande aida d'autres émigrés à sortir de la misère. D'autre part, ce commerce était associé à l'Irlande de façon si intime qu'il affecta à peine l'existence générale des Irlandais d'Ecosse ou l'attitude du public écossais.

Telles furent les origines de la nouvelle Eglise catholique d'Ecosse. A regarder ces îlots et ex-îlots de l'extérieur, nul n'aurait pu deviner ce qu'il leur avait fallu montrer de courage, de dévouement, de capacités. Il convient d'ajouter que leur apparence ne prédisposait que peu l'étranger en leur faveur. Cette masse d'hommes habitait l'Ecosse sans en faire partie. La plupart étaient fort pauvres.

Au sein du prolétariat, il se produisait de vastes changements. Beaucoup de mariages; de gaspillages, de gains aussi. L'assimilation avait commencé.

Cependant, l'Écossais ordinaire persistait à ignorer les Irlandais, à les oublier dans la mesure du possible : effort qui fut somme toute couronné de succès.

Le réveil vint avec l'Armistice. La guerre avait eu *inter alia* cet effet de désorganiser le système d'instruction écossais. On en entreprit la réforme radicale, et ce fut alors que se posa entre autres la question des écoles catholiques. Il n'était que temps. Le prix de la vie avait atteint des hauteurs vertigineuses, mais les traitements des instituteurs étaient restés au même niveau. Il n'était guère facile déjà en 1914 d'élever une famille et de vivre honorablement pour 100 livres sterling l'an; mais ce qui n'avait été à cette date qu'un régime de mortification était devenu, en 1918, un vrai martyre.

Les propositions faites par le Gouvernement étaient de nature fort simple : prise à charge de tous les paiements relatifs aux écoles, aux instituteurs, etc.; une indemnité amplement suffisante serait versée pour les capitaux employés à construire les écoles; des garanties complètes seraient données quant aux convictions religieuses et à la préparation du corps enseignant; des catholiques seuls pourraient enseigner aux enfants catholiques; il y aurait au moins autant d'instruction religieuse que dans le passé. Les

évêques furent investis par la loi des pouvoirs nécessaires pour que ces garanties pussent être réalisées.

Dans le domaine de l'enseignement, les effets de ces mesures ont été révolutionnaires : or, ce domaine entre pour une bonne part dans le tableau que représente la vie écossaise en général.

Instituteurs, écoles, enfants ont passé de l'état de pauvreté à une situation tout à fait honorable, de l'infériorité à l'égalité. L'enseignement secondaire a vu le jour. Auparavant, il avait existé quelques bonnes écoles, mais elles étaient de petites dimensions et relativement dispendieuses. Aujourd'hui, nous sommes au début d'un système général; bien des années seront pourtant nécessaires pour suppléer complètement au manque d'écoles et d'instituteurs qualifiés.

L'*Education Act* de 1918 : telle fut la première bombe qui tira de leur sommeil les presbytériens endormis. Cette loi fut adoptée à un moment où l'attention publique était absorbée ailleurs. Elle donnait aux catholiques une situation privilégiée; et on s'en rendit compte peu à peu avec horreur. L'*Act* gardait au sujet de l'enseignement protestant dans les écoles un mutisme complet. Le petit catéchisme et la Bible dite du Roi Jacques n'étaient que tolérés. Toute autorité enseignante locale de caractère socialiste pouvait les supprimer, alors que les catholiques ne relevaient que du Parlement seul.

Un autre grief était moins sérieux, mais, en revanche, plus populaire. La plupart des écoles secondaires, beaucoup d'écoles primaires avaient un corps enseignant composé de religieux et de sœurs. Sous l'empire du nouveau système, beaucoup d'entre eux touchaient des traitements satisfaisants, souvent des traitements élevés, lesquels alimentaient la caisse de leurs congrégations respectives. On subventionne Rome! cria-t-on, et ce d'autant plus haut que — chose incroyable — beaucoup de pasteurs croyaient que les congrégations enseignantes abandonnaient les excédents au clergé régulier!

Rien d'étonnant, dès lors, que les clergymen protestants se mirent à regarder sous leur lit pour voir si personne ne s'y était caché et qu'ils crurent y découvrir un papiste et un bolchévich uni par les liens d'une « alliance sinistre ». Des Américains seront enclins à voir dans le fait d'émettre de pareilles affirmations une formidable « gaffe » : en Ecosse, elles parurent plausibles.

Le parti nationaliste irlandais fut une des victimes de la grande guerre, et sa disparition laissa les Irlandais d'Ecosse libres d'agir dans le domaine politique à leur guise. Avant la guerre, beaucoup de catholiques avaient commencé, il est vrai, à occuper des grades élevés dans la hiérarchie trade unioniste; leur passage dans le camp travailliste n'en soulevait pas moins de multiples difficultés. Les catholiques plus nombreux qui s'y essayèrent devinrent suspects à double titre : comme traitres à l'Eglise et à la patrie. La seconde de ces accusations ne joua plus, la guerre une fois terminée. Le parti irlandais n'était plus, comme le parti libéral du reste, pour lequel les Irlandais avaient voté trente ans durant. Aussi les Irlandais donnèrent-ils leurs voix aux travaillistes ou votèrent comme bon leur semblait. Les portes du domaine politique s'ouvrirent toutes grandes, les catholiques d'Ecosse y entraient pour la première fois sur un pied d'égalité ou à peu près. Le résultat peut être montré par un seul exemple. Lors de l'arrivée au pouvoir, en 1923, du premier gouvernement travailliste, M. John Wheatley, membre du Conseil privé, membre du Parlement, était à la fois chef du parti socialiste écossais, *leader* de l'aile gauche du parti travailliste tout entier et un des trois principaux membres du Cabinet. Quelques mois encore, et il recevait une double fournée d'honneurs. Attaqué par M. H.-G. Wells pour avoir refusé de permettre au ministère de la Santé publique de propager dans le public des renseignements relatifs au « contrôle des naissances », il dinait à la table du cardinal Bourne.

Telle était la situation qui a engendré cette agitation bruyante mais fort peu sérieuse en faveur de... de quoi? Nul ne le sait au juste. Agitation qui fut une espèce de réclame pour les catholiques, flattés plutôt de se voir regardés comme des adversaires si « formidables ». Cet état d'esprit chez les catholiques est un des résultats les plus regrettables de la situation; cependant, il n'a pas été l'apanage de tous. Car beaucoup d'entre eux disaient (quand les protestants ne pouvaient l'entendre) : Ah! si les catholiques savaient s'y prendre, ils pourraient faire bien mieux. C'est vrai qu'ils le pourraient. Numériquement, l'Eglise catholique, croît, mais sans que l'Ecosse retourne à la foi. A part ceux qui se convertissent en se mariant, peu de brebis rentrent au bercail. Les raisons? Elles sautent aux yeux. Dans ce pays où l'instruction

est regardée comme un fétiche, les catholiques ont été et sont encore, sous ce rapport, inférieurs à ceux avec qui ils cohabitent.

Avant 1914, la disparition, à Glasgow, de toute la population catholique n'aurait laissé dans les professions diverses, dans la vie publique, dans les grandes industries que la plus minuscule des lacunes. Les catholiques ne se sont distingués que dans deux branches seulement. Ils ont produit des artistes : Roche et Lavery. Ils ont aussi produit des athlètes.

La situation change; elle change rapidement. Cela est dû aux circonstances indiquées plus haut mais aussi à certains hommes, par dessus tout à feu le professeur Phillimore, un grand savant, un grand gentleman, un grand catholique. Avant la guerre, les étudiants catholiques des universités étaient comptés sur les doigts; ils se comptent à l'heure qu'il est par centaines. Depuis le traité anglo-irlandais, l'ancienne dépendance des catholiques d'une double autorité politique a cessé d'être un problème sérieux. Les derniers griefs catholiques d'ordre législatif ne sont plus. Nous voilà sortis des catacombes. Cependant, les effets du passé ne s'oblitérent que lentement et il paraît à beaucoup que l'Eglise catholique d'Ecosse ne donne pas encore sa mesure. Dans les églises, architecture, décors, musique sont en règle générale déplorable. La presse catholique ne dit rien aux non-convertis, ne dit que peu aux fidèles d'esprit critique : lacunes d'autant plus lamentables que l'occasion qui se présente est exceptionnelle. Une Ecosse catholique : quel trésor! Le bateau du calvinisme se brise en morceau contre les roches de la côte. Plaignons la foule que les flots jettent par dessus bord. Qu'ils sont peu nombreux ceux qui se sauvant à la nage parviennent jusqu'au Rocher.

La grande tâche des catholiques de la génération présente est d'y dresser un phare (1).

(Traduit de l'anglais.)

DENIS W. BROGAN.

Chopin et la Pologne⁽²⁾

Chopin, le type le plus complet, le plus parfait du poète musicien exprima la pure essence de son génie en ce sublime langage de la musique qui, familier à tous, ne réclame jamais de traducteur, mais seulement l'appui convaincu d'un interprète sincère et compréhensif. Chanteur immortel de son pays, ce fils aimant de la Pologne a fait entendre au siècle dernier de ces merveilleuses paroles qu'une fois entendues, il n'est plus possible d'oublier : paroles d'infinie tendresse mais aussi paroles de mâle et héroïque fierté où, à côté du rayonnement d'amour, se trouvent inscrits les conseils de force, tour à tour fleuve de miel et torrent de flammes, pleurant sur les souffrances de la patrie pour en traduire aussitôt après dans des accents hautement inspirés les impérissables espoirs, testament prophétique d'un grand génie où dans des échappées d'éblouissante lumière les poignantes amertumes des humiliations présentes font soudainement place à l'intuition triomphale des résurrections futures.

Sans ancêtres dans le passé, Chopin ne laisse point non plus après lui de disciples pour continuer son œuvre ou même s'en inspirer.

(1) On mande au journal *The People* (15 mai 1927) de Glasgow que le Conseil des Eglises d'Ecosse (protestante) est sérieusement préoccupé des faits suivants : 1,107,000 adultes ne vont pas à l'église, 30 % au moins des enfants n'ont pas été baptisés, 141,000 enfants de protestants ne vont pas aux écoles de dimanche, 267,000 adolescents ne fréquentent pas les *Bible classes*.

D'autre part, il y a dans l'ouest de l'Ecosse 640,000 catholiques. Le Conseil s'est adressé à toutes les sectes protestantes leur demandant de faire un grand effort pour ramener ces brebis égarées au bercail.

Si non, déclare le Conseil, du train dont vont les choses, une forte prédominance de l'élément catholique romain dans l'ouest de l'Ecosse ne sera qu'une question de temps. (N. D. L. R.)

(2) Conférence introductive à une audition d'œuvres de Chopin, prononcée à Paris et à Bruxelles.

Aussi son art est souverainement personnel et unique, et il ne saurait dater, ni aujourd'hui, ni demain, car il est de tous les âges comme il est de toutes les latitudes. Sans doute, ainsi qu'on l'a dit tant de fois et à juste titre, il est le miroir fidèle et comme la vivante synthèse de l'âme polonaise, de ses aspirations, de son idéal. Mais ceux qui auront le souci de l'interroger, de le scruter dans toute l'ampleur de ses intimes significations y reconnaîtront quelque chose de plus, y apercevront sous son manteau de transparentes pierreries le reflet éloquent et expressif de tout ce qui constitue la vie suprême de notre pensée, des plus nobles sentiments qui font battre notre cœur, bref de toute la poésie de l'âme humaine : poésie du rêve et de l'amour, de la douleur et de l'espérance, de l'héroïsme et de la mort, de la sérénité tranquille dans le mépris des frères et illusoire contingences terrestres, dans la ferme attente de la patrie divine et de l'immortalité. Et c'est ainsi que l'œuvre du plus grand artiste de la Pologne, expression d'art complète et d'ordre supérieur, recèle toute la psychologie émotive de l'être humain.

* * *

Je n'ai certes pas le dessein de vous raconter ici la vie de Chopin qui est du reste présente à tous vos esprits. En cette matière, le livre si richement documenté d'Edouard Ganche et le non moins remarquable ouvrage de Henri Bidou constituent une base ample et solide pour quiconque voudrait apprendre à connaître de plus près l'auteur des *Ballades*.

Vous y verriez qu'au cours de sa brève existence, il ne connut le bonheur que par intermittences clairsemées. Sans doute son enfance s'écoula paisible sous la direction d'un père modèle, auprès de trois aimables sœurs qui l'adoraient. Dans ce milieu familial exemplaire, quelle puissance d'affection, quel parfum d'intimité heureuse, quelle atmosphère morale bienfaisante, délicieuse à respirer! C'est ce que nous apprennent notamment les lettres de Chopin à Titus Voïcikowsky, son ami le plus cher, lettres qui nous révèlent une âme exquise, un fils plein de tendresse vouant à ses parents, qui le méritaient d'ailleurs à tous égards, un véritable culte. Qui de vous n'a point lu le joli livre intitulé *Les Trois romans de Frédéric Chopin*? Un des plus touchants souvenirs qui y soit consigné se rattache à l'amour du maître pour Marie Wodzinska. Chopin l'aimait depuis son enfance. Mais elle appartenait à une famille illustre de la Pologne. Le jeune Frédéric ne pouvait lui offrir que les trésors de son cœur et de son génie, et il s'aperçut trop tard, qu'il s'était nourri pendant dix ans d'une chimère, que ce sentiment, au souffle duquel avait germé plus d'un poème radieux, devait être pour lui la source d'une immense douleur.

Assurément il y eut quelques rayons de bonheur dans la vie de Chopin. Ce furent les premières années de son séjour à Paris. Sa modestie charmante rehaussant en lui les plus purs dons du génie lui avait concilié l'estime, l'amour et l'admiration de tout ce qui, à cette époque vibrante de la monarchie de Juillet, si singulièrement féconde en talents, portait un nom dans la littérature ou dans l'art. Mais la maladie qui ne pardonne point était là, monstre impitoyable guettant sa proie dans l'ombre, cela, au moment où, dans la plénitude de son génie, il avait encore tant de choses à dire au monde, et sa mort, dont le récit est une des pages les plus émouvantes qu'on puisse lire, fut admirable de résignation et de sérénité. Mais j'ai hâte de vous dire un mot de l'œuvre de Chopin en général et spécialement de celles que vous allez entendre.

* * *

Le Génie est une plante qui croît et se développe le plus souvent sur des rivages battus par la tempête. C'est au moment où l'antique royaume de Pologne s'effondrait que du fond de ses ruines arrosées

d'un sang héroïque, s'élevait une voix tendre et triste comme un adieu, ayant parfois des accents tourmentés comme les sanglots de l'orage déchaîné dans la forêt, parfois aussi la majestueuse sérénité de l'âme ouvrant ses ailes vers le ciel. Et s'il est vrai qu'un des caractères essentiels de l'œuvre de Chopin est qu'elle chante les malheurs de la Pologne, ajoutons qu'elle le fait en une langue merveilleusement appropriée, car les thèmes qu'elle expose étant pour la plupart puisés dans le trésor mélodique du Folklore populaire, elle paraît ainsi emprunter comme la voix même de la Patrie. A ce point de vue, je ne pense point qu'il existe dans toute la littérature musicale d'œuvre plus éminemment nationale, plus imbibée du milieu ambiant. En toute cette musique, c'est l'âme de la Pologne qui plane, immense, qui vibre et pleure, portant le deuil de sa gloire flétrie, mais se relevant souvent comme par le soubresaut rapide d'un orgueil révolté et célébrant alors dans des accents héroïques les inoubliables grandeurs d'un lointain passé.

L'œuvre de Chopin porte aussi les traces des tristesses de l'époque, époque d'inquiétude, de malaise, d'anarchie intellectuelle et morale dont l'évolution romantique reflète les profondes et lancinantes douleurs. Le XVIII^e siècle a accompli son œuvre de désagrégation et de mort, le matérialisme dont le contact déprimant avait souillé les trônes les plus éclatants de la vieille Europe a descendu insensiblement les échelons successifs de l'organisme social. L'âme humaine souffre, elle se sent suspendue dans le vide, enveloppée d'obscurité, se heurtant aux plus effrayants mystères, et le romantisme n'est que l'expression dans l'art de ce drame intérieur, fleur étrange, qui contrairement aux lois de la nature, semble éclore au souffle d'une formidable tourmente.

* * *

Je vous disais tantôt que Chopin est le type le plus complet du poète musicien : il rêve, il souffre, il prie. A cette triple orientation de son âme correspond un triple caractère très visible surtout dans ses « Nocturnes ».

Ce sont souvent de douces cantilènes plaintivement amoureuses qui par le tour moelleux et la tendresse persuasive de la ligne mélodique sont évidemment des poèmes élégiaques, bien que le sentiment dont ils s'inspirent et qu'ils traduisent n'ait rien de morbide voluptueux. D'autres au contraire recèlent un sens psychologique plus profond, la cantilène italienne en est presque totalement absente et la portée philosophique de l'œuvre transparait, nous livrant le secret de l'âme du poète.

Ecoutez dans le « Nocturne » en *fa*, les deux parties nettement distinctes, la phrase du début racontant les songes d'or qui leurrent la pauvre âme humaine, puis l'ouragan de passion désolée qui lui succède, soufflant impitoyablement sur ces apparitions charmantes, explosion après laquelle le poète se calme de nouveau, bien que sous ce calme trompeur continue de couvrir une douleur sourde et contenue.

Mais Chopin n'est pas seulement le chantre de l'amour, et le berceur de nos vagues tristesses. Je viens de le dire : Il rêve, il souffre, il prie et en effet, plusieurs de ses « Nocturnes », naturellement les plus complets sont d'incomparables prières. Tristes et sombres au début, ils se résolvent en une sorte d'expansion sereine et quasi séraphique qui en constitue le couronnement. Sous ce point de vue, le « Nocturne » en *sol mineur*, op. 15, est un des plus frappants. Par ses trois parties nettement caractérisées, phrase de rêve et de mystère, déchaînement d'angoisse et de désespoir, calme religieux symbolisé dans le choral qui en est la conclusion, il nous semble être un résumé complet de l'œuvre de Chopin. Ce petit poème, c'est l'histoire de l'homme en deux pages, notre destinée étant de désirer et de poursuivre un Idéal qu'il nous est impossible d'atteindre sur la terre, d'où la souffrance; puis, du

moins pour ceux qui savent rélêchir, sinon le bonheur, en tout cas le calme issu de la méditation religieuse.

Le « Nocturne » en *ut mineur* est une des plus hautes inspirations de Chopin. L'ample phrase initiale, comme chargée de tout le poids de la souffrance humaine, s'y déroule avec une majesté toute cornélienne... Soudain l'Infini s'entr'ouvre... Le poète tombe à genoux... Il entend les appels de voix angéliques qui le convient, se confondant avec les sonorités caressantes de harpes lointaines... L'ivresse divine qu'il en ressent se traduit dans une gradation admirable, dans une ascension d'enthousiasme qui prend des proportions vastes comme le monde... Puis... quand le ciel s'est fermé, le chant douloureux reprend et même avec une expression plus inquiète, dans un balancement de rythme plus orageux, où il semble que vibre fiévreusement tout le regret des splendeurs apparues en un moment de clairvoyante extase, mais sans se découronner jamais de sa noble gravité, sans que jamais non plus on y entende retentir la parole de désespérance.

La « Fantaisie » en *fa mineur* est une œuvre lyrique de la plus haute portée, reflétant si fidèlement l'âme de Chopin sous ses divers aspects qu'on ne saurait point la passer sous silence, dans une audition destinée à faire connaître les éléments essentiels de l'esthétique du maître. C'est avant tout une « fantaisie » dans le sens le plus strict du mot, car nul plan déterminé n'est venu en coordonner les parties disjointes, nulle idée directrice ne semble gouverner l'inspiration du poète dont l'imagination débridée vole à travers les régions les plus distantes l'une de l'autre.

Chopin nous ouvre d'abord la porte sur une scène de deuil. C'est un des héros de 1830 qui vient de mourir. En entendant ces accords mouillés de pleurs, on sent qu'on pénètre dans la région sacrée du Mystère. Ce n'est cependant pas la voix atroce du désespoir qui y retentit, non, c'est cette douleur indéfinissable tempérée d'une joie latente, dont le symbole le plus suggestif serait celui qu'il nous ferait apparaître la Mort telle qu'une vierge d'une radieuse beauté, de qui les traits divins seraient recouverts d'un voile noir si épais que nous pleurerions à la pensée de ne pouvoir le soulever. Et la Marche funèbre sonne, se déroule, fière et lente.

Tout à coup de ces abîmes de la mort jaillit une phrase d'amour qui s'élève comme une spirale immense, toute gonflée des soupis des mères, des pleurs des fiancées, prenant parfois l'allure tumultueuse des luttes épiques du champ de bataille, et qui, parvenue au « summum » de la passion, éclate dans une fulgurante fanfare de victoire... La scène change... L'accord de *sol bémol* se résout en un nuage de sonorités étincelantes... Ne serait-ce pas l'âme transfigurée qui vole dans le rayonnement de Dieu?

Un calme surhumain s'établit... On prie... Puis la phrase de la passion reprend, suivie de la fanfare de victoire, et le tout se termine dans une atmosphère de paix, de résignation et d'amour...

Les « Etudes », à part celles d'un caractère purement technique, doivent aussi compter parmi les inspirations les plus élevées du maître polonais. Chacune d'entre elles constitue un type définitif en sa vigoureuse concision et toutes sont également remarquables par leur distinction mélodique et harmonique comme par la limpide souplesse de leur style.

C'est Schumann lui-même qui a baptisé l'étude en *la bémol* op 25 du surnom de Vision. Matériellement, ce n'est qu'une série de modulations oscillant autour de l'accord en *la bémol*. Mais l'auteur de *Manfred* y aperçoit la vision du poète que l'inspiration a effleuré de son aile de flamme. D'abord imprécise et estompée, elle se traduit au piano par des sonorités douces, vagues et lointaines. Puis, accusant ses contours, l'image devient plus nette. Au milieu des flots harmonieux qui se pressent et s'illuminent, une touchante voix de ténor s'est élevée, esquissant un chant passionné. C'est le poète qui enivré d'amour voudrait étreindre la chère image. Mais ce chant du ciel est bientôt interrompu, car la

vision fugitive s'effaçant progressivement s'est envolée bien loin dans la nuit.

L'étude en *ut mineur* (op. 25), le *Chant des Vagues* offre une singulière puissance de réalisation pittoresque. C'est une peinture marine où les arpèges qui scintillent figurent les vagues tantôt caressantes, tantôt furieuses, s'enlaçant à un chant soutenu qui est comme la plainte éternelle de l'Océan.

En écoutant l'étude en *dièze mineur*, on se rappelle le vers de Musset :

Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.

C'est un dialogue où on distiguue comme les appels de deux voix qui se répondent, l'une mâle, grave et sévère, l'autre aux accents pathétiques, tendres et doux. On pense à quelque grande douleur qui aurait assombri l'âme d'un héros et qui subsisterait entière, malgré les paroles émues d'une femme aimante et consolatrice. Cette page est un des sommets de l'œuvre de Chopin. Et il n'est nullement paradoxal d'ajouter qu'ici cette profonde et héroïque douleur s'exprime en des accents de la plus majestueuse sérénité. Observation du reste fréquemment applicable à l'œuvre des deux grands émules de Chopin en impressions pathétiques, Beethoven et Schumann.

* * *

Nous disions tantôt qu'il importait de distinguer dans l'œuvre du maître un élément national et un élément humain. L'élément national qui s'y retrouve partout, s'affirme d'une façon toute spéciale dans les œuvres rythmées, les mazurkas et les polonaises. Liszt comparait pittoresquement les mazurkas à des « canons cachés sous des fleurs ». Les polonaises en *ut mineur*, en *fa dièze*, en *la bémol* et la *Polonaise-Fantaisie* représentent la partie de l'œuvre de Chopin où se rencontrent les plus magnifiques expansions de lyrisme tragique ou triomphal.

Le « Livre des Préludes » est une pure merveille. C'est là surtout qu'on peut voir avec quelle souveraine aisance, avec quelle ampleur et quelle plénitude Chopin sait faire vibrer toute la gamme des sentiments humains. C'est dans ces inspirations brèves, souvent concentrées en une phrase lapidaire et décisive de quelques mesures, qu'il se révèle généralement avec le plus d'intensité, qu'il nous parle avec le plus de force persuasive.

Voici le prélude de la « Goutte d'eau ». Lorsque les premières atteintes de son mal commençaient à se faire sentir, Chopin se trouvait un soir enfermé dans sa chambre de travail. C'était en novembre et une fine pluie pleurant mélancoliquement sur les vitres berçait sa rêverie. Tout à coup des accents funèbres retentissent au loin, puis s'enflent et se rapprochent. Chopin ent'ouvre sa fenêtre. C'est un enterrement qui défile et qui passe. Et pendant le sombre défilé on continue de percevoir distinctement le bruit de la goutte d'eau qui, dans la fièvre de l'hallucination, se transforme et revêt des dimensions hors nature. C'est comme un gigantesque marteau d'acier qui sonnerait dans l'Infini sur une enclume de douleur et dont les coups réguliers, implacables, ébranleraient de tout leur poids l'âme du poète. Les chants de deuil se perdent ensuite dans la lointain et, au milieu du silence qui règne de nouveau, la pluie seule fait gémir sur les vitres ses plaintives gouttes de cristal.

Que vous dirai-je du prélude en *mi mineur*? C'est peut-être la page la plus douloureuse que Chopin ait écrite. Comment parvenir à en rendre l'impression? Vous êtes-vous jamais trouvé seul, à la tombée du jour, sur quelque cime alpestre, le regard plongé dans les horizons infinis? Là-bas, tout là-bas, perdu dans l'abîme de la vallée, dort un village au clocher rustique et la voix lointaine de la cloche, messagère divine, est montée jusqu'aux régions du silence. Le glas pleure à des intervalles mesurés et solennels, aussi doux que le gémissement d'un petit oiseau blessé, mais les bouffées de

vent amènent parfois à votre oreille anxieuse de puissants renforcements de son... Il semble alors que l'Ange de la Mort a quitté la vallée profonde, qu'il plane et passe par-dessus votre tête... Et le son s'affaiblit, puis se renforce, puis s'éteint de nouveau...

L'idée que Chopin se forme du *Scherzo* diffère totalement de la conception de Schumann, qui demeure toujours fidèle au sens propre et traditionnel du mot italien *scherzo* éveillant naturellement l'idée de grâce enjouée et spirituelle, où conséquemment la part faite au lyrisme est presque nulle. Chopin conçoit au contraire cette forme de poème d'une façon beaucoup plus fantaisiste et personnelle. Même lorsqu'il semble vouloir s'abandonner à la joie, la tristesse vient l'enlacer soudain dans son crêpe. Au fond les trois premiers *Scherzos* (le quatrième est négligeable) sont des œuvres puissantes et originales au premier chef mais n'ont du *Scherzo* que le nom... Eoutez le *Scherzo en ut dièze* : Il débute par une chevauchée fantastique, éperdue, dans une sinistre nuit d'orage striée d'éclairs immenses et terrifiants... A ce désarroi de la nature et de l'âme s'enchaîne soudain et sans transition un paysage d'exquise douceur. Dans l'enchantement paisible des bois embaumés sillonnés de purs et harmonieux ruisseaux, s'élève une voix ravie adressant au Créateur un hymne vibrant de gratitude auquel vient se joindre, comme une fraîche guirlande d'amour, le cantique des oiseaux ivres d'espace, de lumière et de parfums.

Pareillement, les préludes en *la bémol*, en *mi bémol*, n'évoquent-ils point l'image d'un esquif rapide glissant mollement à travers les plaines bleues du ciel vers les pays des pures et immortelles félicités?

Et ne serait-ce pas ici le lieu de redire combien est mal fondée cette assertion courante que l'œuvre de Chopin distille continuellement et uniformément la tristesse? Réserve faite pour certains poèmes, le Nocturne en *ut dièze mineur*, dont les dernières mesures sont toutefois lumineuses, le prélude en *mi mineur*, la mazurka en *la mineur* (op. 17), assurément quelques autres encore, ma vieille expérience de Chopin m'a maintes fois appris que, loin d'exercer une action déprimante sur les âmes affligées, une audition de ses œuvres est au contraire comme un baume de tendresse et d'apaisement sur leurs meurtrissures.

* * *

Nous arrivons enfin à la *Barcarolle*. D'inspiration peut-être moins primesautière que les précédentes, ce poème n'en a pas moins une portée d'art tout aussi grande. Il se rattache à cette époque où Chopin, au déclin de sa vie, cherchait à se renouveler. Il marque donc comme une transition, une étape, un prélude à une suite de chefs-d'œuvre insoupçonnés malheureusement inéclus dans l'imagination du grand artiste.

La *Barcarolle* traduit toute la poésie des lagunes vénitienes dans une vision évocatrice singulièrement pittoresque et émouvante. La gondole que caressent de ses baisers l'onde d'azur côtoie les radieux palais couronnés du prestige des siècles envolés. L'atmosphère de miel baigne l'âme de volupté, et le poète contemple une dernière fois ces pays de lumière qu'il va quitter pour toujours.

Puis la scène se transforme. Le bercement de la gondole est devenu beaucoup plus accusé, il semble qu'on soit arrivé en cette partie des lagunes où l'Adriatique commence à reprendre ses droits. Des fusées de notes jaillissent d'une façon imprévue, peignent l'agitation de l'onde. Est-ce Réalité, est-ce Symbole?... Deux épisodes interrompent ici la marche du poème. Une sérénade lointaine retentit, des voix de femmes chantent des réminiscences de *Lucie de Lamermoor*... Et voilà que la brise du soir apporte de la rive les échos d'un glas ce qui inspire à Chopin une phrase d'exquise tendresse et comme lui seul peut en écrire. Puis, le chant de la *Barcarolle* reprend, mais soutenu cette fois par un accompa-

ment plus large et comme grandi, et il se confond avec les accents joyeux des fêtes vénitienes où l'on perçoit de nouveau les réminiscences de l'opéra de Donizetti.

Enfin, et c'est la conclusion de cette œuvre extraordinaire, tout le splendide décor extérieur de la cité des Doges s'évanouit et la grande voix intérieure de Chopin retentit seule dans le silence. Le ton devient épique...

... Des spectres semblent errer dans la nuit... Il y a en effet quelque chose d'indiciblement fantastique en ces accords macabres, haletants qui s'enfoncent dans l'âme comme des épines, enveloppant de leur sauvage poésie la plainte suprême... Puis le chant de la *Barcarolle* est encore vaguement perçu une dernière fois, mais si loin, si loin... C'est la chose irrévocablement passée, le feuillet qui s'est détaché du livre de la vie et qu'on ne relit plus une seconde fois. Telle m'apparaît la *Barcarolle* dont les italianismes voulus n'ont qu'un caractère essentiellement épisodiques et subsidiaire.

* * *

C'est ainsi qu'au tréfonds de toutes ces œuvres vit une pensée géniale qui en est comme la fleur divine. C'est l'âme du poème que l'interprète dégagera si possible de l'enveloppe matérielle de sons qui la recouvre. Telle une pierre précieuse qui n'étincelle au regard qu'après avoir été dépouillée de la gangue qui la retient prisonnière. Si, en effet, le génie de Chopin habite les cimes, c'est là que son interprète doit s'efforcer de la suivre et, dans la mesure du possible, de l'y rencontrer. Car, par l'exquise pureté de l'Idéal où elle aspire, par la profondeur et l'universalité de ses pouvoirs expressifs, l'œuvre de Chopin est une forme très élevée de l'Art et suivant la définition d'un admirable penseur (1) :

« L'Art est le Souvenir de la Présence universelle de Dieu. »

Georges DE GOLESCO.

Henry Ford et les Juifs

A propos du procès Ford-Schapiro

Les *Hommes sans terre*, de Hans Müller, furent dernièrement joués, pour la première fois, dans un théâtre des faubourgs à Vienne. L'auteur juif y traite, de son point de vue, l'idée des destinées juives. Le rôle principal de la pièce, Gutherz, un banquier puissamment riche, sait, nous dit le critique juif, qu'il ne peut qu'acheter la femme qu'il convoite. « Il lui faut tout acheter. Rien ne lui sera offert gratuitement, dit-il, le sait. L'argent mêle de l'amertume à toutes les douces choses dont il se rend acquéreur. C'est pourquoi, il couvre l'argent de louanges. Dans une extase, non dénuée de fiel, il le porte aux nues, parce que, dit-il, l'argent est une force invincible. Dans une des scènes, il montre un grand coffre-fort. « Moi et mes pareils, dit-il, nous sommes emprisonnés là-dedans depuis deux mille ans, et c'est de là que ces détenus régissent le monde. » (A quoi la rédaction de la feuille juive ajoute prudemment, entre parenthèses, que ce tableau est un produit de l'imagination d'hommes du type Gutherz!)

On voit encore dans la pièce un idéaliste juif, qui montre en vain le chemin de Sion, et ce pour que l'œuvre en question puisse se terminer comme il convient à une tragédie du *Judentum*. Oui, les productions dramatiques de cette espèce, qui nous parlent d'« hommes sans terre », là où il s'agit, en réalité, des « seigneurs de la terre » ont pour objet principal de nous faire voir cette « tragédie juive » : conception qui pourrait fort bien correspondre, il est vrai, aux sentiments véritables de certains Juifs. Chez

(1) ERNEST HELLO.

ceux qui pensent différemment, la conscience de leur captivité culturelle n'a pas encore été entièrement obscurcie par la mentalité juive et l'aveuglement qui en découle. Aussi les avertissements des clairvoyants retentissent-ils avec une sonorité d'autant plus grande.

L'Américain Henry Ford, le roi bien connu des automobiles, a fait retentir un avertissement d'une puissance particulière (1). Dans l'Amérique du Nord, c'est justement dans la personne de Ford et de son œuvre que la juiverie grisée par sa domination sur le monde s'est heurtée à une organisation économique particulièrement puissante. Quand l'acier frappe la pierre, des étincelles jaillissent. L'enjeu du duel entre l'Américanisme et le *Jewry* embrasse le monde tout entier.

Comme conception économique, nous réproprons le fordisme. A la conception mécanique du travail, correspond la conception fordiste — toute mécanique aussi — de la résistance à opposer aux dangers culturels. L'esprit antichrétien du *Judentum* ne peut être surmonté qu'en augmentant au maximum la stabilité morale du monde chrétien.

Cependant, le tableau de l'activité internationale judaïque tracé par Ford nous montre des faits et des associations de faits de grande importance et inconnus jusqu'ici. Pour la compréhension du problème mondial que pose la question juive, ils sont indispensables.

Ford s'occupe surtout de la situation qui existe dans l'Amérique du Nord. Cependant, il narre aussi en forme concise l'origine et la croissance des influences juives en Russie, en Pologne et en Allemagne. Mais il insiste surtout sur la façon dont le « pôle Est » du *Judentum* réagit à l'égard du « pôle Ouest » et *vice versa*, et sur les conséquences qui en résultent pour l'histoire du monde.

La politique juive est une politique mondiale dans le temps, comme dans l'espace. Elle embrasse des siècles; elle s'étend à l'univers entier. Les Juifs de Pologne ou de Russie veulent-ils obtenir quelque chose? Aux Antipodes, en Amérique, leurs conationaux savent exactement quand et où il leur faudra s'immiscer dans la politique mondiale. Chaque fois, la besogne est faite comme il convient : du commencement jusqu'à la fin.

L'ancienne Russie, était le pays-type des « persécutions juives ». La forme même de ce terme a quelque chose de tout à fait particulier. Juifs et non-Juifs cohabitent; mais on n'entend parler que des persécutions de Juifs, pratiquement jamais de persécution de non-Juifs. Et pourtant, n'arrive-t-il pas à ces derniers, de subir la menace juive, que ce soit dans le domaine économique ou dans le domaine culturel? Un exemple : les fermiers juifs et les petits propriétaires paysans de la Galicie d'autrefois. On n'entend pas souffler mot des mauvais traitements infligés aux non-Juifs, même lorsque ces traitements atteignent des proportions presque sans exemple : à preuve le martyre des Allemands du Tyrol méridional aujourd'hui. Il n'existe de commissions d'enquêtes internationales que pour les minorités juives soi-disant opprimées — ce qui s'explique facilement du reste par le fait que l'internationalisme est aujourd'hui utilisé en premier lieu pour la défense des intérêts israélites.

Les campagnes de presse contre les « persécutions juives » dans l'ancienne Russie n'avaient pour objet que de combattre certaines mesures de précaution adoptées par l'Etat russe, notamment l'obligation imposée aux Juifs de résider dans certains territoires seulement. Cette obligation même était du reste facilement éludée. Des Israélites russes émigraient en Amérique, y devenaient citoyens américains, puis revenaient en Russie à ce titre et y jouissaient alors d'une liberté entière de mouvements.

Du reste ladite obligation de n'habiter que certaines régions, de la Russie n'avait rien de bien intolérable, ces régions étant très loin d'être les plus mauvaises de la Russie.

Voici comment John Foster, ambassadeur américain à Saint-Petersbourg, parlait en 1890 de la facilité avec laquelle « l'interdiction de séjour » était éludée : « Dans toutes les villes russes », disait-il, « le chiffre des habitants juifs dépasse plus ou moins celui qui figure dans les rapports policiers. Il est supérieur à celui qui est autorisé par une interprétation rigoureuse de la loi. C'est ainsi que ceux qui s'y connaissent évaluent à 30,000 le nombre des habitants juifs de Saint-Petersbourg, alors que le chiffre communiqué par les autorités policières n'est que de 1,500. J'apprends de même source que... là où il n'existe officiellement qu'une seule école hébraïque, de 3 à 4,000 enfants reçoivent l'instruction dans des écoles juives non-autorisées. Autre indice

(1) Henry Ford, *The international Jew*, (Détoit, U. S. A.).

de l'influence juive : dans les grands journaux de Pétersbourg et de Moscou, il y a presque sans exception aucune un ou plusieurs rédacteurs ou collaborateurs juifs... L'« interdiction de séjour » n'avait pas empêché du reste une organisation juive de surgir qui finit pas s'étendre à la Russie entière et qui à un moment donné — lorsque Kerenski fut renversé en 1917 par Lénine — parut armée de pied en cape sur la scène. Du reste, Kerenski n'était-il pas Juif lui-même? Le doute est permis à cet égard : en effet, d'après Ford, il eut pour père un Juif du nom d'Adler, sa mère étant également une Juive. Adler mort, celle-ci épousa un Russe du nom de Kerenski, dont le futur chef du gouvernement provisoire prit le nom.

Sous le régime soviétique, le *Judentum* s'en est donné en Russie à cœur joie. Une Russie des Soviets n'eût du reste pas été possible, si 90 % des hauts fonctionnaires de l'Etat n'avaient pas été des Juifs. Il en a été de même de la Hongrie soviétique qui ne serait jamais tombée aussi bas sans la nationalité juive de Béla Kun et de 18 de ses commissaires sur 24. Il a suffi de quelques mois de régime soviétique pour faire de la Russie une citadelle de la juiverie. L'influence juive augmentant, Lénine (il avait du reste épousé une Juive) ne fit rien pour gêner en quoi que ce fût Trotzky (Bronstein). Cette influence se fit sentir en première ligne dans le domaine économique, mais elle se manifesta *inter alia* en ceci : alors que de nombreuses églises russes étaient transformées en abattoirs et en *dancings*, on ne toucha pas à la plupart des synagogues.

Dès 1920, les Juifs russes disposaient de près de la moitié des postes administratifs importants. A cette date, voici quel était l'aspect de la « dictature du prolétariat » :

	NOMBRE TOTAL DES MEMBRES.		NOMBRE DES MEMBRES JUIFS.		POURCENTAGE DES JUIFS.	
Conseil des Commissaires du peuple	22		17		77	
Commissariat du peuple de la Guerre	43		33		77	
» des Affaires étrangères	16		13		81	
» des Finances	30		24		80	
» de la Justice	21		20		95	
» de l'Instruction publique	53		42		79	
» de l'Assistance sociale	6		6		100	
» du Travail	8		7		88	
Délégués de la Croix-Rouge bolchéviste à Berlin, Vienne, Varsovie, Bucarest, Copenhague	8		8		100	
Commissaires provinciaux	23		21		91	
Journalistes d'Etat	41		41		100	

La part des Juifs est partout, on le voit, de 75 % au minimum. S'agit-il des journalistes officiels, elle est de 100 % ; il en est de même du Commissariat du peuple pour l'assistance sociale : sur 53 membres du Commissariat du peuple pour l'Instruction publique, on compte 42 Juifs.

L'Etat soviétique prend à sa charge toutes les écoles israélites. L'esprit juif ressort pleinement des méthodes d'enseignement de l'Etat soviétique. « On purgera les têtes d'enfants des toiles d'araignées, les enfants devront savoir la vérité sur tout. » Plus de mystères au sujet des phénomènes de la vie, même pour l'enfance innocente. Aussi, s'il y a eu des explosions de terreur blanche dans bien des régions, ces explosions n'ont pas été provoquées en premier lieu par la méthode économique des communistes. C'était plutôt un accès de fureur, de révolte des parents contre la façon dont on trompait, induisait en erreur et pervertissait leurs enfants : résultat de la contradiction insoluble existant entre les conceptions morales des Juifs et des non-Israélites.

Le bolchévisme rend un son juif bien connu : inutile d'insister là-dessus. Ce qu'il y a de particulièrement dangereux ce n'est pas le fait qu'un peuple de 100 millions d'âmes, se trouvant sur les frontières orientales de l'Europe centrale, soit aujourd'hui totalement soumis à l'emprise juive. Ce qui est surtout dangereux pour l'humanité entière, c'est que par là un centre ait été créé qui sert de base pour la politique internationale des Juifs. Instinctivement, ce centre d'énergie est tout d'abord entré en relations étroites avec le pays qui, depuis la Grande Guerre, est devenu le foyer de l'économie mondiale : l'Amérique du Nord.

Les discours officiels d'hommes d'Etat, les conférences internationales, la presse et autres sources de renseignement du même acabit ne nous présentent de ce qui se passe dans le monde qu'un tableau superficiel. Plonge-t-on plus profondément dans l'histoire mondiale des dernières dizaines d'années, on se heurte partout à l'activité internationale, à l'influence débordante de la juiverie. Ici encore, nous constatons entre le *Judentum* de Russie et celui d'Amérique, cette interaction qui a sa large part à tous les grands

événements historiques des temps modernes. Des questions liées aux intérêts de l'Etat, à la politique nationale, à la politique économique ont pu donner lieu à des coopérations comme à des conflits ; mais en dernière analyse, la solution de tous les problèmes était formulée de telle façon que, du point de vue international, le *Judentum* en restait le bénéficiaire. C'est ainsi que tout le bouleversement bolchéviste n'est qu'une confiscation au profit des Juifs de l'avoir et des capitaux des chrétiens.

En même temps, une plate-forme a été ainsi créée sur laquelle le même processus pourra être préparé à l'intention de l'Amérique du Nord ; processus également avantageux pour les Juifs.

Les racines de la révolution bolchéviste russe doivent être cherchées dans les Etats-Unis. C'est dans le quartier Est de New-York qu'est né le bolchévisme. Ford cite plusieurs Américains qui furent à même d'observer cette action *télépolitique* des Juifs de New-York. Le docteur George A. Simons, pasteur américain à Pétersbourg, aux débuts du terrorisme bolchéviste, en fut témoin. Voici une partie de sa déposition devant une commission du Sénat américain : « Des centaines d'agitateurs venus des bas-fonds du quartier Est de New-York se trouvaient dans la suite de Trotzky-Bronstein... Beaucoup d'entre nous eurent à faire, dès le début, à cet élément juif, et il fut bientôt établi que plus de la moitié des agitateurs faisant partie de ce qu'on nomme le mouvement bolchéviste étaient des Juifs. » — Des Hébreux? — demanda le sénateur Nelson. « Des Hébreux, des Juifs rénégats », poursuit le docteur Simons. « Je ne veux rien dire contre les Juifs. Je n'ai aucune sympathie pour le mouvement antisémite. Je n'en ai jamais nourrie et n'en nourrirai jamais... Mais je suis fermement persuadé que le mouvement bolchéviste est juif et que c'est dans le quartier Est de New-York qu'il faut en chercher les origines. » — Trotzky est-il arrivé ce même été de New-York en Russie? — demanda le sénateur Nelson. Le docteur Simons répondit par l'affirmative, puis poursuivit : « En décembre 1918... un homme du nom d'Appelbaum (Zinovief) présidait une réunion d'hommes qui comptait 388 membres dont 16 seulement étaient de véritables Russes. Tous les autres étaient des Juifs, à l'exception d'un seul peut-être, un nègre d'Amérique se faisant appeler professeur Gordon... 265 des membres de ce gouvernement communiste du Nord (il siégeait dans le ci-devant Institut Smolny tiraient leur origine des bas-fonds du quartier Est de New-York. Je mentionnerai ceci encore : aussitôt que les bolchéviks se furent saisis du pouvoir, tout Pétersbourg se vit inondé de proclamations et d'affiches en langue juidaïque. On voyait par là clairement que ce serait désormais une des principales langues russes. Naturellement, les Russes authentiques gardèrent à cet égard une attitude fort réservée. »

Voici d'autre part, la déposition de William Chapin Huntington, attaché commercial auprès de l'ambassade des Etats-Unis à Saint-Petersbourg :

« C'est avis que les chefs du mouvement sont Juifs aux deux tiers... Les bolchéviks sont des internationalistes : les idéals nationaux et russes les laissent froids. »

William W. Welch, employé de la *National City Bank*, a déposé comme suit : « Tout le monde sait en Russie que les leaders bolchévistes sont pour les trois quarts des Juifs. Il se trouvait cependant parmi eux quelques Russes authentiques, peu nombreux du reste. J'entends par « authentiques » ceux qui sont Russes de naissance, non les Juifs russes. »

La revue très estimée, *Asia*, a publié (février-mars 1920) un article où, parmi d'autres renseignements importants, on pouvait lire celui-ci :

« Des Juifs sont à la tête de toutes les institutions importantes. Grünberg, commissaire du peuple adjoint à l'enseignement primaire, sait à peine le russe. Les Juifs voient partout le succès couronner leurs efforts et atteignent leurs buts. Ils savent s'y prendre pour obtenir la soumission complète des autres et pour les maintenir dans cet assujettissement. Mais comme ils sont pleins, vis-à-vis de chacun, d'arrogance et de dédain, la population est fort montée contre eux... A l'heure actuelle, il règne parmi les Juifs un enthousiasme intense de nature nationale et religieuse. Ils pensent que l'heure de la domination sur terre du peuple élu approche. Ils ont lié le judaïsme et la révolution mondiale. Ils voient dans l'extension prise par la Révolution la réalisation de cette parole de l'Ecriture : « Lorsque j'aurai mis

(1) Où étaient élevées autrefois des jeunes filles d'origine noble.

fin à l'existence de tous les peuples parmi lesquels je t'ai dispersé, je ne mettrai pas pour cela fin à la tienne.

L'action du *Jewry* new-yorkais en Russie avait surtout pour objet d'intensifier et d'y subventionner la propagande révolutionnaire. Dès la guerre russo-japonaise, cette propagande s'exerça parmi les milliers de prisonniers de guerre internés dans les camps de concentration nippons. En 1918, la finance juive de tous les pays s'intéressait au bolchévisme comme à une entreprise juive. Pour ce qui est de l'aide allemande accordée à Lénine et à ses adhérents, elle se réduisit aux wagons plombés dans lesquels ceux-ci purent traverser l'Allemagne pour venir de Suisse en Russie. Financièrement, le bolchévisme fut subventionné par les Juifs de tous les pays. Un nommé Cohan écrivait, dans le journal *Kommunist*, dès avril 1919 : « Le plus grand des bouleversements sociaux, celui de Russie, a été exécuté — on peut le dire sans exagération — par des mains juives. Les masses ouvrières et paysannes russes, masses inertes et opprimées, auraient-elles été à même de secouer par elles-mêmes le joug de la bourgeoisie? Non. Ce sont les Juifs qui ont mené le prolétariat russe vers l'aube de l'Internationale. Ce sont eux qui ont défendu, qui défendent encore la cause soviétique laquelle repose en sûreté entre leurs mains... On ne trouve pas, il est vrai, de soldats juifs dans les rangs de l'Armée-Rouge; mais au sein des comités, des organisations soviétiques et comme Commissaires, les Juifs mènent vaillamment à la victoire les masses du prolétariat russe. Ce n'est pas sans raison que dans toutes les élections soviétiques les Juifs obtiennent une majorité écrasante... Le symbole du *Judentum* qui, des siècles durant, avait combattu contre le capitalisme (!) est devenu également celui du prolétariat russe. Ce fait est attesté par l'adoption de l'étoile rouge à cinq pointes, naguère, on le sait, symbole du sionisme et du judaïsme. C'est sous ce signe que viendra la victoire, c'est sous ce signe que s'effectuera la disparition de la bourgeoisie parasitaire!... »

À l'occasion de ce subventionnement du bolchévisme, l'idéalisme juif s'allia à un mercantilisme, grâce auquel la révolution russe représente peut-être la plus grande opération spéculative de

toute l'histoire mondiale. Mais comment, demandera-t-on, des capitalistes juifs ont-ils pu soutenir de cette façon l'anti-capitalisme? Parce que, répondrons-nous, le bolchévisme est surtout anticapitaliste à l'égard de la propriété non-juive. Lors des grandes confiscations russes, les commissaires juifs qui y présidèrent s'enrichirent de façon incroyable, tout comme une trentaine d'années auparavant, lors de la guerre aux congrégations religieuses françaises, un milliard de francs-or avait passé par des voies ultralégales des mains chrétiennes dans des mains surtout juives.

Henry Ford résume dans les quatre points suivants les avantages récoltés par la juiverie en Russie soviétique :

1^o Les Juifs y ont conquis, sans faire la guerre, un grand et riche empire;

2^o Ils ont derechef « démontré » au monde la nature soi-disant indispensable de l'or. La puissance juive repose sur un mensonge : celui de l'identité de l'or et de la richesse. Le caractère délibérément grossier du système monétaire soviétique a fait entrer plus profondément encore dans l'esprit d'un monde qui ne sait pas réfléchir que l'or est une chose indispensable. Cette illusion donne au capitalisme juif une puissance plus grande encore sur le monde non-Israélite. Or, si le bolchévisme avait été honnêtement anti-capitaliste, il aurait pu porter au capitalisme juif le coup mortel. Mais non : l'or trône toujours. Mais supposons cette illusion de l'indispensabilité de l'or détruite : voilà la haute finance internationale juive délaissée et assise éperdue sur un monceau de métal devenu inutile.

3^o En Russie soviétique, le *Judentum* a montré au monde sa puissance;

4^o Un dernier avantage, dont l'importance ne doit pas être sous-estimée : l'expérience russe a été d'un enseignement précieux pour le côté pratique de l'art de faire les révolutions. Aujourd'hui, les élèves de cette école rouge retournent aux États-Unis. La méthode révolutionnaire est désormais promue au rang d'une véritable science.

(Traduit de l'allemand.)

(Copyright *Schönere Zukunft*, Vienne.)

Prof. Dr RECHTENFELS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le douzième centenaire de saint Hubert

Il faut se réjouir de l'éclat avec lequel la cité ardente et la cité de Saint-Hubert s'appêtent à célébrer le douzième centenaire d'un saint national, mort en 727. En vérité, les saints ne meurent pas. Ils ont une survie plus féconde que leur vie terrestre. Leur gloire n'est pas une gloire archéologique, leur pérennité n'est pas celle d'un vain nom. Ils font battre les cœurs des multitudes, ils répondent à leur confiance par des bienfaits incessants, ils sont immortels.

La popularité de saint Hubert est prodigieuse dans nos contrées, elle a débordé en France, en Allemagne et même sur toute la chrétienté à l'époque où le pèlerinage à son tombeau jouissait d'une vogue universelle. C'est qu'aussi bien les miracles ont germé sur ce sépulcre du thaumaturge qui, pendant des siècles, jusqu'à l'époque de Pasteur, fut l'unique et presque toujours l'infaillible guérisseur de l'affreuse maladie de la rage.

Faut-il s'étonner, après cela, si l'imagination populaire, exaltée par tant de prodiges, a surchargé, travesti, déformé son histoire au point de la rendre méconnaissable? Les saints cependant sont comme les Papes, ils n'ont besoin que de la vérité. Elle est assez belle pour justifier leur renommée. Ils ne perdent rien à être dépouillés par la science des vains ornements de la légende. A y regarder de près, le vrai Hubert a été rapetissé par les inventions d'un faux romantisme. En le dégagant de tous ces oripeaux, on lui restitue sa grandeur qui est surhumaine. Qu'a-t-on ajouté à sa haute stature historique en le travestissant en Nemrod? Qu'a-t-on ajouté à sa sainteté en imaginant qu'il avait eu besoin

de se convertir? L'étrange façon de nous grandir nous-mêmes en faisant naître en Aquitaine celui qui est bien de notre race et nous appartient par son origine.

Hugbrecht, dont le nom francique s'est romanisé en Hubertus, dont le beau nom signifie *ingenio clarus*, n'est pas Français. Né vraisemblablement aux environs de Liège, c'est un Flamand!

* * *

Il est intéressant de suivre l'évolution de ces légendes déformatrices et d'essayer au moins d'en retrouver l'origine.

Au successeur de saint Lambert fut dévolu par la Providence une double et glorieuse mission. Achevant l'œuvre de ses prédécesseurs, il devait faire la conquête définitive au christianisme de cette vaste moitié de la Belgique qui formait son diocèse. Il est, je crois, le dernier apôtre qui ait livré aux flammes les idoles impures du paganisme et s'il n'a pu l'extirper radicalement de la Taxandrie, du Brabant, des Ardennes, puisque des Conciles postérieurs ont légiféré encore sur d'indéracinables superstitions, il a certes porté à l'idolâtrie le coup de mort. A Hubert revient la gloire d'avoir en ce huitième siècle affermi sur ses bases le royaume de Dieu en nos contrées, en refoulant pour toujours la puissance des ténèbres. A travers ces sombres forêts où l'entraînait son zèle intrépide, insouciant du danger, ce n'est pas aux fauves qu'il donna la chasse, il extermina l'hydre aux cent têtes du polythéisme. Il fut ainsi le grand évangélisateur, du même coup, le grand civilisateur de nos farouches ancêtres.

L'autre mission d'Hubert fut de donner à ce pays, où désormais régnait la Croix, une cité nouvelle. Leodium n'était qu'un bourg sans importance dans la vallée mosane quand Hubert, obéissant à une inspiration céleste, y transféra le corps de son prédécesseur

et martyr saint Lambert d'abord inhumé à Maestricht. Autour de ce tombeau, où s'éleva un temple, grâce à Hubert, le bourg devint une cité à laquelle il donna ses poids et ses mesures, qu'il organisa de toutes pièces, le bourg devint le siège épiscopal, le noyau d'une principauté autonome qui devait durer mille ans, d'une chrétienté qui devait compter un jour douze cents mille âmes. Saint Hubert est le fondateur de Liège et en célébrant aujourd'hui sa mémoire avec un exceptionnel éclat, elle acquitte simplement une dette de reconnaissance que les siècles ont indéfiniment accrue.

* * *

A quelles sources puiser les éléments véridiques de cette histoire? De son vivant, il n'est fait mention du grand évêque que dans la biographie de saint Lambert où se trouve, en effet, le récit de la célèbre translation accomplie par lui des restes de son prédécesseur.

Après sa mort, un seul de ses contemporains nous a légué quelques traits de la vie d'Hubert, un clerc de son entourage, témoin précieux, qui nous raconte naïvement ce qu'il a vu pendant les quinze derniers mois de l'existence de son maître, sa dernière consécration d'église, sa dernière maladie, sa mort à Tervuren, ses funérailles, à quoi il ajoute le récit de la première élévation de son corps.

Ce qui apparaît encore clairement dans ce récit et c'est tout ce qu'il y a de certain quant à la vie de saint Hubert antérieure à son épiscopat, c'est qu'il fut marié, qu'il eut un fils nommé Floribert, et que, dans son veuvage, il entra dans la cléricature et se prépara au sacerdoce, sous la direction de saint Lambert. On aura beau broder à l'infini sur ce canevas primitif, on ne parviendra pas à y insérer une certitude de plus.

C'est la *Vita prima*, la première des sept vies publiées et richement annotées par l'illustre bollandiste, le R. P. De Smedt, dans les *Acta Sanctorum*.

Près d'un siècle après la mort de saint Hubert, en 825, l'évêque Walcand conçut le projet de faire revivre l'antique abbaye d'Andage en y installant des Bénédictins et en confiant à leur garde le corps de saint Hubert, qui avait reçu la sépulture, selon ses propres volontés, dans la crypte de l'église Saint-Pierre à Liège.

Comment, à cette époque où de véritables luttes s'engageaient pour la possession des restes d'un saint, les Liégeois purent-ils consentir à ce départ? Est-ce qu'ils y auraient consenti si des miracles déjà s'étaient produits à Liège sur le tombeau du saint? Nous l'ignorons. Le fait est que cette translation devait être le point de départ de la glorification prodigieuse de saint Hubert et de la résurrection de l'abbaye ardennaise, qui, désormais, s'appela du nom même de son céleste protecteur.

C'est à l'occasion de ce merveilleux transfert que l'évêque Walcand pria son docte collègue d'Orléans, Jonas, de retoucher le style du premier biographe qui lui paraissait à juste titre trop chargé d'incorrections. Telle est la *Vita secunda*, qui respecte d'ailleurs la composition de la première quant à la substance des faits et n'y ajoute que le récit dicté par Walcand de la translation du corps dans l'abbaye ardennaise. Et si Jonas, prélat instruit, bien informé, observait, avec son habituelle sagacité, Joseph Demarteau, ne fit passer rien de plus dans sa notice, n'est-ce pas la preuve que cent ans après la mort de saint Hubert, on n'en savait pas plus, on ne connaissait sa vie que par ce qu'en avait rapporté son premier biographe, son contemporain?

Aussi bien, après Jonas, quelle certitude recueillir parmi les rares écrivains qui s'efforcèrent de nous apprendre quelques traits nouveaux? Ils ne nous fourniront que des conjectures plus ou moins fondées. La tradition orale ou quelques inscriptions, qui en seront l'écho, nous conserveront au moins un témoignage de son activité apostolique en lui attribuant par exemple l'érection d'une église.

Les historiens les plus sérieux s'abstiendront, eux, d'ajouter aux premières données de l'histoire. Ainsi, vers 870, un écrivain consciencieux se révèle auprès de la tombe ardennaise, le narrateur des premiers miracles obtenus par l'intercession du saint. Ces récits respirent la confiance de l'auteur dans le saint patron de l'abbaye, mais se taisent sur sa vie.

* * *

Tout à coup, au milieu du X^e siècle, dans les « Annales de Lobbes », en réalité liégeoises d'origine, sans précision aucune, apparaît pour la première fois la qualification d'*Aquitain*, donnée à saint Hugbertus, l'apôtre des Taxandres. De cette nouveauté tardive, totalement ignorée pendant deux siècles et demi, pendant les deux cent cinquante-trois années qui séparent cette attribution, en 980, de la date de la mort du saint, la légende s'empare avec avidité pour empêtrer le saint dans la généalogie d'une famille princière d'Aquitaine absolument fantaisiste. Le roman commence, issu de l'imagination d'un annaliste qui a jugé plus digne de saint Hubert de le faire sortir de la maison des princes mérovingiens.

Autre détail imaginaire. Nous apprenons, par une vie de saint Hadelin, attribuée à Notger, remontant à l'an mil environ, que saint Hubert aurait quelque temps partagé, à Stavelot, la vie monastique de saint Remacle, de saint Théodulf et de saint Lambert. Assertion qui ne cadre pas du tout avec ce que nous savons positivement de ces saints et repose, peut-être, sur une simple méprise qu'explique l'inscription commune et à la suite aux diptyques de l'autel, de ces évêques du diocèse.

Passons au XI^e siècle. Voici un grave historien des évêques liégeois, Anselme, l'auteur des *Gesta episcoporum leodisium* (Patrologie, tome CXXXIX). Dans le bref chapitre qu'il consacre à saint Hubert, pour instruit qu'il soit mieux que personne du passé de l'Église de Liège, qu'ajoute-t-il à ce que le premier biographe nous avait fait connaître? Quelques lignes, précieuses d'ailleurs, pour constater que le fondateur de la Cité liégeoise lui avait donné ses poids, mesures et premiers règlements de police.

Au monastère de saint Hubert, cependant, se poursuit la rédaction commencée au X^e siècle, des *Miracula sancti Huberti*, et voici que, dans le récit des faveurs obtenues par l'intercession du thaumaturge, entre 1086 et 1106, se glisse un détail nouveau, fruit d'une conjecture. On donne à entendre que si les chasseurs en ce pays de vénerie viennent particulièrement honorer saint Hubert, c'est sans doute parce qu'il était chasseur lui-même. Trouvaille géniale! Son inventeur a déposé là, dans les lignes du livre des *Miracula*, un œuf d'une fécondité inépuisable. Couvé par l'imagination, il va en éclore un type merveilleux : Hubert, prince d'Aquitaine, fils du vieux duc, grand seigneur féru de la passion cynégétique, poursuivant le sanglier et le cerf à travers les épais fourrés de la forêt Frey. Et pourquoi? Pour chercher un divertissement à la douleur d'avoir perdu Floribaune, sa femme, — car on lui a trouvé ce joli nom — et se consoler ainsi de n'avoir pu rencontrer la mort en vain demandée à vingt combats meurtriers!

Pourtant, il était si simple d'expliquer autrement la dévotion des chasseurs au saint patron de l'abbaye ardennaise. Le même recueil, en nous racontant les grâces obtenues, nous parle des processions et des offrandes annuelles faites au saint tombeau, des prémices de la chasse ou dîmes volontaires qu'on y apportait pour implorer la protection du thaumaturge, des guérisons, même du mal le plus redoutable dans un pays de chasse, la rage. N'en était-ce pas assez pour justifier le culte des chasseurs? Oui, mais le saint chasseur lui-même, c'était plus pittoresque et plus suggestif!

* * *

A la vieille biographie, trop sobre pour satisfaire la curiosité, une nouvelle addition est faite par le bon chanoine Nicolas, qui écrivit, à Liège, entre 1124 et 1150, une vie de saint Lambert complétée par un appendice sur son successeur.

Ayant pu rencontrer dans le passé la mention d'un comte de palais, nommé Hubert, il se plut à l'identifier avec l'évêque du même nom. Et, pour embellir son récit, il rapporta, pour la première fois, soit quatre siècles après la mort du saint, qu'il avait été sacré à Rome par le pape Sergius, merveilleusement averti en songe de son arrivée dans la Ville Eternelle, au lendemain du martyre de saint Lambert.

Il se trouve que c'est justement ce que le savant Alcuin avait rapporté de saint Willebrord et le bon chanoine Nicolas aura d'autant plus aisément confondu ces deux grands apôtres évêques qu'ils ont évangélisé, à peu près dans le même temps, deux pays voisins et que leurs villes épiscopales, Maestricht et Utrecht s'appelaient du même nom : *Trajectum*.

Et les années et les siècles passent sans qu'on découvre dans les chroniques rien de neuf. Mais voici au XIV^e siècle, Jean d'Outremeuse, grand compilateur de fables et de légendes dans *Ly Myyeux des Histoires*, où il ne manque pas de « légendariser » l'imposante figure de saint Hubert. En 1511, un moine de Saint-Hubert, nommé Happart, traduit en latin tout ce que Jean d'Outremeuse avait écrit en roman du grand saint. Cet extrait n'appartient donc au XVI^e siècle que pour la forme, il est du XIV^e pour le fond.

Le XV^e siècle nous apporte deux *Vies* de saint Hubert. C'est dans la *Vita*, dénommée la quatrième par le R. P. Desmedt, que pour la première fois un auteur anonyme, surenchérisant sur tout ce qu'avaient pu imaginer ses devanciers, dépassant les récits fabuleux et romanesques de Jean d'Outremeuse lui-même, s'est avisé que le grand veneur Hubert, fils du duc d'Aquitaine, avait eu besoin de se convertir et que Dieu le prenant par son faible l'avait conquis par l'apparition d'un cerf crucifère.

« Surgi majestueusement au seuil de la clairière, vient d'écrire Adrien de Prémoré, dans la *Revue générale*, dernier écho de la légende du XV^e siècle, le cerf géant chassé depuis le grand matin s'est arrêté. Tête haute, il regarde de ses grands yeux limpides Hubert prosterné, le cheval tremblant, les dogues aplatis, l'échine frissonnante.

« Sa magnifique ramure s'ouvre largement en une lyre idéale que chargent de pointes régulières vingt-quatre andouillers. Mais ce qui fait de l'animal une créature extraordinaire, c'est entre les bois superbes une croix lumineuse dont aucun œil ne pourrait supporter l'éclat. Et voici qu'après un silence qui fit à Hubert l'impression d'un siècle, une voix s'éleva semblant sortir à la fois de tous les êtres, de tous les arbres. Or, cette voix disait : « Hubert, Hubert, sacrifiez-vous longtemps encore à » de vains amusements l'éternel salut de votre âme? » Quand Hubert se leva, le beau cerf avait disparu... et, le lendemain, fête de tous les Saints, Hubert allait se prosterner aux pieds de Béréglise, premier abbé de l'abbaye d'Andage. »

Il n'y a pas de légende plus manifestement fabuleuse qui ait obtenu un aussi fabuleux succès. Elle s'est incorporée à la dévotion populaire, elle a inspiré l'iconographie, elle s'est presque imposée à l'histoire. Les dévots de saint Hubert, et il y a parmi eux pas mal d'incroyants, y croient dur comme fer et simplement la révoquer en doute leur paraît sacrilège.

Il suffit de la mettre à sa place, sept cents ans après la mort du saint pour en faire justice. Il n'a pu, jusqu'à présent, s'en découvrir la moindre trace avant le XV^e siècle. Elle est évidemment empruntée à la légende de saint Eustache d'autant plus aisément que la fête de ce saint tombait presque au même jour que celle d'Hubert, au début de novembre.

Il ne restait plus, pour fabriquer un roman complet, qu'à situer la scène de la conversion. Ici, les imaginations se donnèrent carrière : on la plaça tour à tour aux lieux où s'était élevée l'abbaye de Saint-Hubert; près de Tongres, résidence des premiers évêques de Liège; à Tervueren, où le saint avait une villa et où il mourut. Puis, on se fixa sur une dépendance de l'abbaye ardennaise qui s'appelait précisément la *Converserie*, sans doute parce qu'elle était habitée ou cultivée par les Frères *Convers*. L'emplacement était trouvé, il fut même consacré par une chapelle. Et le thème était achevé, prêt à être exploité par la crédulité populaire et par l'art des romanciers.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!

Dégageons, écrivait judicieusement Joseph Demarteau, de ces ornements et de ces voiles, la figure du thaumaturge et de l'évangéliste des derniers païens de notre région et fondateur de Liège : elle n'en apparaîtra ni moins sympathique ni moins grande.

J. SCHYRGENS.

ALLEMAGNE

Sa position en Europe

D'après un article d'« Augur » : L'Allemagne en Europe dans The Fortnightly Review, de mai 1927.

Tous nous sommes d'accord, pour des raisons d'ordre tant économique, que racique et politique, que l'Europe gagnerait à être unie. Elle ne l'est toujours pas. L'homme politique le plus audacieux hésiterait à soutenir le contraire. Et cependant, en mettant de côté d'autres considérations importantes, la menace soviétique devrait suffire à elle seule pour faire réaliser un front unique contre les bolchéviks.

L'Europe se termine à l'heure actuelle à la frontière Est de la Pologne. L'U. R. S. S. ne fait pas partie de l'Europe. Entre celle-ci et celle-là pas de compromis possible. Moscou nous surveille avec férocité et malice. Loin d'être un facteur de stabilité, l'U. R. S. S. est la plus menaçante de nos incertitudes. Contre cet ennemi commun l'union serait la meilleure des politiques.

La nécessité de rompre avec les Soviets est pleinement démontrée aux Anglais, mais la Grande-Bretagne a à tenir compte de la situation d'autres Etats européens. Aussi Sir A. Chamberlain hésite-t-il à prendre une décision énergique. L'obstacle à une attitude commune des Etats de l'Occident vis-à-vis de Moscou est l'Allemagne.

Sans nourrir de projets belliqueux, le gouvernement estime que le meilleur moyen de contrecarrer la propagande bolchéviste consisterait dans un accord à ce sujet entre tous les Etats. Le gouvernement allemand entrave tout accord de ce genre même de nature très modérée. Berlin aime à insister sur son rôle de pont entre Moscou et l'Europe. Berlin invoque cette raison pour se refuser à toute forme d'action commune contre les Soviets. Mais — nous le savons — il est à cette attitude du Reich des raisons plus puissantes que le simple désir de jouer au *peacemaker*. Entre Berlin et Moscou, il existe un lien étroit.

De cela, les Alliés sont eux-mêmes responsables. La tare de la défaite a marqué aux yeux des Allemands un régime républicain issu d'une guerre désastreuse. Les Alliés traitèrent la République allemande comme ils eussent traité les Hohenzollern. Ce sentiment d'isolement, l'idée préconçue que l'Europe envisagerait le Reich à tout jamais comme un paria, poussèrent l'Allemagne à accepter les avances bolchévistes. En 1922, à Gênes, les Alliés permirent à Moscou de cueillir les fruits de ses intrigues. Signé, le traité de Rapallo retarda la pacification de notre continent de plusieurs années; les résultats s'en font toujours sentir malgré Locarno et l'entrée du Reich dans la S. D. N. Les nationalistes allemands furent à même de conclure avec les bolchéviks des accords militaires de nature précise.

Revenons en arrière. Lorsque, en 1917, le colonel Nicolay, le véritable chef du service des renseignements au grand quartier général de von Hindenburg, expédiait Lénine et ses partisans en Russie dans un wagon plombé, il avait pour objet d'utiliser le venin bolchéviste pour empêcher le Gouvernement Provisoire de continuer à combattre les Empires centraux. Lénine réussit au-delà de toute espérance. Cependant un moment vint où les Allemands eurent à conclure la paix avec le gouvernement des Soviets. Le général Hoffmann, le véritable vainqueur de Tannenberg (1914), envoyé à Brest-Litovsk, arriva à la conclusion longuement mûrie qu'il fallait extirper le bolchévisme sans tarder, sans lui donner le temps de se fortifier et de prendre racine. Il recommanda donc de renoncer à l'offensive à l'Occident, de raccourcir en France le front allemand, d'envoyer plusieurs corps en Russie, d'occuper Petrograd et Moscou et de purger entière-

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.

ment la Russie du poison bolchéviste, utilisant les ressources de ce pays pour nourrir l'Allemagne affamée.

Moscou eut vent de ce projet et prit ses mesures. Les journaux étrangers annoncèrent que les Commissaires du peuple se disputaient, que le régime était à la veille de sombrer. Le chancelier allemand (v. Bethmann-Hollweg) s'opposa au projet Hoffmann; le secrétaire aux Affaires étrangères (v. Kuhlmann) se laissa entraîner à des pourparlers ayant pour objet de livrer à l'Allemagne d'énormes quantités de produits alimentaires. Des amis des bolchéviques expliquèrent à Ludendorff, ce Prussien typique, qu'il n'y avait pas à compter sur ce que pouvait promettre n'importe quel général tsariste dont le souverain avait juré de rester fidèle aux Alliés.

A Erzberger, qui jouait au Reichstag un rôle de toute première importance, on expliqua que, le bolchévisme une fois détruit, la forme républicaine de gouvernement ne pouvait plus se maintenir en Russie. Par des arguments divers les bolchéviques gagnaient donc à leur cause et les nationalistes, et les républicains d'Allemagne. Des projets de Hoffmann il ne résulta rien.

En 1922 et 1923 les nationalistes du Reich étaient assoiffés de vengeance tout particulièrement à l'occasion du conflit de la Ruhr. Des plans de résistance absolument insensés furent par eux conçus et acceptés. Des accords furent conclus par la Reichswehr avec Moscou au su et au vu de beaucoup d'hommes politiques, des socialistes y compris, accords qui restent en vigueur malgré Locarno, malgré Genève. L'existence de ces *Abmachungen* a été confirmée par les enquêtes auxquelles ont donné lieu des débats au Reichstag. Leur principal objet? De renforcer la position du Reich dans l'éventualité d'une invasion polonaise. Elles sont de nature trop compliquée pour qu'il pût y être mis fin du jour au lendemain. Au Ministère de la Reichswehr on est toujours convaincu du reste qu'elles doivent rester en vigueur; on affirme même qu'elles sont devenues plus indispensables encore du fait des récentes décisions de la Conférence des Ambassadeurs à Paris qui ont privé l'Allemagne de ses fortifications défensives (?) à l'Est. Les allégations des socialistes relatives à la fabrication en Russie de munitions, d'armes, de gaz asphyxiants, d'avions et à l'activité de la Reichswehr dans ce domaine ont été confirmées.

Sur bien des points il y a contact intime entre l'activité déployée par les nationalistes allemands et celle qu'on relève chez les communistes russes.

Et cependant l'unité de l'Europe sans la coopération de l'Allemagne n'est pas possible : d'une Allemagne républicaine, s'entend, désireuse de devenir un membre utile et pacifique de la famille européenne. La position géographique de ce pays, les qualités du peuple allemand donnent à ce dernier le droit de jouer un rôle très important en Europe. Il est du devoir des Alliés de travailler à se réconcilier avec une Allemagne républicaine. Seulement l'Allemagne ne saurait être achetée, ni payée pour faire cause commune avec les autres Etats de l'Europe : notion que les Allemands ont, il est vrai, encouragée eux-mêmes et ce, *inter alia*, à leur propre détriment.

Non, une grande Puissance, ne saurait être traitée comme « la femme entretenue de l'Europe ». Ou bien l'Allemagne fera son devoir, ou bien elle ne le fera pas, mettant en pièces de ce fait, le code moral sur lequel la politique se guide dans une société civilisée. L'Allemagne devra se joindre à l'Europe parce qu'elle se sera convaincue de la justice et de la *fairness* d'un tel geste — ou n'en rien faire. Elle peut être invitée, non achetée!

D'autre part, les stigmates qui aujourd'hui marquent une Allemagne traitée en peuple vaincu et soupçonnée de vilénies possibles devront disparaître en cas de front unique. Une entrée sincère du Reich dans une Europe démocratique entraînera des conséquences d'une vaste portée. Mais gardons-nous surtout

de notions préconçues qui entretiendraient des espérances condamnées à être déçues, au grand détriment de la paix future.

Donc disparition complète des stigmates de défaite ou de suspicion imposés à Versailles. L'occupation rhénane n'aura plus de raison d'être, et — bien qu'aujourd'hui encore cette condition sente quelque peu le fagot — il ne pourra plus y avoir de restrictions apportées aux armements d'une Allemagne devenue l'égal des autres nations. Le plan Dawes aura à être révisé, du point de vue tant du montant des versements annuels que du mode des paiements. Lorsque ces changements se seront effectués, la situation politique de notre continent deviendra totalement différente.

Passons maintenant aux changements possibles quant aux frontières de l'Allemagne républicaine.

Il est digne d'attention qu'on n'entend pas en Allemagne, même à l'heure actuelle, réclamer le retour aux anciennes frontières. En ce qui regarde l'Alsace-Lorraine, sa rétrocession à la France est tacitement reconnue. Même observation pour le territoire cédé au Danemark. Eupen et Malmédy sont regardés comme matière à marchandage. Il en est autrement de la Haute-Silésie et surtout du corridor de Dantzig, dont le retour sont demandés avec insistance. Pour ce qui est de l'union avec l'Autriche, cet *Anschluss* est regardé comme si naturel qu'il est inclus dans la nouvelle Constitution suspendue provisoirement à la demande des Alliés. Comme on le voit, il n'y a pas à la base des desiderata allemands de nature territoriale de principe national général.

L'existence du corridor polonais porte certainement préjudice à l'Allemagne. Une solution théoriquement idéale de la difficulté consisterait à l'échanger contre la Prusse orientale avec Koenigsberg. Dans le corridor la population est, il est vrai, surtout polonaise, alors qu'en Prusse orientale elle est allemande. Mais nous avons assisté depuis la fin de la guerre à des échanges de populations s'effectuant sur une échelle bien plus grande et dans des conditions autrement difficiles. Seulement, cette solution théoriquement correcte provoquerait en Allemagne comme en Pologne une telle tempête de protestations que les deux pays s'entendraient probablement pour faire échec à ce projet.

Ce qu'il y a de compliqué dans cette question du corridor c'est que, alors que pour un des deux pays intéressés il représente un accès à la mer, il constitue une barrière vis-à-vis de l'autre. Si on pouvait lui enlever ce caractère en le restituant au Reich, « Augur » insisterait en faveur d'une telle solution. Mais pourquoi un corridor allemand serait-il supérieur à un corridor polonais? L'Allemagne, dans les conditions actuelles, jouit du droit de transit et communique librement avec la Prusse orientale, alors que la question des ports ne se pose pas pour le Reich, tous les principaux ports étant entre ses mains dès aujourd'hui. A examiner la question de plus près, on voit que pour communiquer librement avec les grandes voies mondiales maritimes et commerciales, la Pologne serait à proprement parler à la merci du bon vouloir allemand, à supposer le corridor rendu au Reich, quelles que fussent les garanties données à l'Etat polonais. Après tout, le corridor allemand a déjà existé : après le premier partage de la Pologne, la Prusse s'en empara, et les difficultés que le royaume du grand Frédéric opposa alors au transit polonais sont un fait d'ordre historique.

Une observation à ce sujet. Il existe une tendance à traiter la Pologne avec condescendance comme une sorte d'objet de curiosité, engendré par un traité inique. Erreur complète. La Pologne pourrait fort bien devenir une grande Puissance dans un avenir plutôt rapproché. Elle représente un organisme national dont la démocratie européenne avait ardemment désiré voir la résurrection durant plusieurs générations.

Article bien curieux tant par sa teneur que par la personnalité de son auteur et qui montre bien les difficultés que présente le problème d'une réconciliation entre l'Allemagne et les Alliés :

1^o Après avoir reconnu lui-même que de tous les changements territoriaux dus au traité de Versailles c'est surtout au corridor qu'en veut l'opinion allemande, l'auteur hésite à lui donner sur ce point satisfaction!

2^o Après avoir déclaré qu'on ne saurait « payer » l'Allemagne pour l'amener à se joindre aux Etats de l'Occident et à faire front contre le bolchévisme, « Augur » n'en énumère pas moins les concessions qu'il faudra faire à un Reich ex hypothesi assagi, et parmi elles il y en a, on en conviendra, de fort notables. Nous avouons à ce propos ne pas voir nettement la différence qu'il y aurait entre : a) promettre telles et telles concessions pour obtenir de l'Allemagne le « geste » qu'on désire et b) lui faire entendre que ces concessions lui seront faites tout naturellement une fois ledit geste spontanément exécuté!!! Querelles de mots...

3^o Augur part de l'hypothèse d'une Allemagne sincèrement ralliée à l'idée paneuropéenne (sans donner à ce terme le sens spécifique qu'il a dans la bouche du comte Coudenhove). Que beaucoup d'Allemands désirent sincèrement un rapprochement avec leurs anciens ennemis; qu'ils ont de bonne foi renoncé à chercher une revanche par les armes; voilà qui paraît au plus haut point probable. Mais outre que ce n'est pas là l'opinion de l'unanimité du pays, il est permis de croire qu'en se refusant à contenter les aspirations allemandes dans une question comme la question du corridor, on découragera de multiples bonnes volontés; et dès lors... Comme illustrant la quasi-insolubilité en ce moment du problème allemand dans la forme que lui ont donnée la défaite des Centraux et les traités de paix, l'article de l'homme politique qui se cache derrière le pseudonyme d'« Augur » mérite au plus haut point de retenir l'attention.

Comte P.

RUSSIE

L'armature politique

D'après un article de M. Jacques Lyon : L'armature politique de la Russie soviétique (1926), dans la Revue de France du 1^{er} avril 1927.

Les formes politiques, les institutions gouvernementales du passé sont mortes dans la Russie actuelle au même titre que sont morts les anciens quartiers aristocratiques de Saint-Petersbourg devenu Leningrad. Libérées du passé, les institutions et les formes actuelles ne doivent rien non plus aux théories communistes.

Parmi les problèmes qui se sont posés dès son avènement au régime nouveau, le moins difficile à résoudre n'était pas le problème des nationalités.

Tendances doctrinales et nécessités pratiques ont rallié l'Etat soviétique à la solution intermédiaire du fédéralisme.

Tout groupe national a droit à une autonomie dont le degré va décroissant avec sa cohésion territoriale et son importance numérique. On compte tout d'abord, dans l'U. R. S. S., six républiques alliées dont les principales sont la Russie proprement dite, l'Ukraine et la Transcaucasie et, dans leurs limites, des républiques et provinces autonomes dont la Grande-Russie englobe, pour son compte, dix de la première catégorie et treize de la seconde.

Toute minorité nationale trop faible, trop éparpillée pour se voir attribuer une circonscription nationale propre, a cependant droit à des écoles et à des juges nationaux; tel est le cas des minorités grandes-russiennes sur le territoire de l'Ukraine, de la Russie-Blanche et de la Géorgie.

Ce fédéralisme se manifeste essentiellement dans chacune des républiques fédérées par deux aspects pratiques et deux aspects théoriques.

Au point de vue pratique la langue nationale joue en tous domaines; chaque république possède ses pouvoirs législatifs et exécutif propres, dont l'action s'exerce sans réserves dans tous les domaines non fédéraux. Enfin, la réunion des représentants des

républiques alliées ou autonomes et des provinces autonomes constitue l'assemblée des Nationalités qui, avec l'Assemblée des Soviets et investie des mêmes droits, forme l'organe législatif suprême de la Fédération.

D'autre part, les droits inscrits à la Constitution pour chaque république, soit de dénouer le lien fédéral et de proclamer son indépendance, soit de modifier à son gré les grands principes qui régissent les codes fédéraux de la propriété de la famille ou de la législation ouvrière et rurale, ces droits, disons-nous, demeurent du domaine théorique.

Divers motifs ont concouru pour que, jusqu'à ce jour, aucun conflit sérieux ne surgît, à savoir: l'action unificatrice du parti communiste; la nécessité où se sont trouvées maintes républiques de faire appel, faute de personnel national suffisant, aux éléments russes; les nécessités financières, contraignant presque toutes les républiques à équilibrer leur budget au moyen de subventions fédérales; enfin, une pratique de collaboration constante organisée entre les autorités fédérales et les autorités nationales.

La Russie-Blanche, l'Ukraine et la Moldavie correspondent sur la frontière ouest à des minorités nationales réparties dans les pays voisins et sont clairement destinées à exercer au regard de ces minorités un rôle d'aimantation et d'attraction. C'est là l'un des motifs essentiels pour lesquels, en Ukraine, où cependant la minorité ouvrière dirigeante est de langue russe, la politique d'ukrainisation se poursuit par une inflexible volonté gouvernementale.

La réalité des droits ainsi conférés aux nationalités groupées et aux minorités nationales éparpillées apparaît à quiconque a parcouru, comme l'auteur, l'Ukraine et la Géorgie.

Il n'en reste pas moins en Russie de puissants ferments d'unification.

Dans les limites des républiques ou provinces, un régime est pratiqué de larges autonomies locales par l'intermédiaire des « Soviets »: application non de doctrines communistes, mais de la législation révolutionnaire française.

Chaque unité russe, depuis la commune rurale ou urbaine et le groupe d'usines qui constituent les cellules premières, s'administre par des assemblées annuellement élues.

A la pyramide de jadis dont le tsar formait le sommet, des cercles concentriques ont été substitués qui, du plus petit au plus grand, vont s'emboîtant les uns dans les autres, depuis le Soviet de ville et de village jusqu'à l'assemblée de tous les soviets de Russie.

Deux caractères distinguent ces assemblées locales élues pour un an seulement. Leur premier geste consiste à nommer leur organe exécutif (*ispolkom*). La seconde des tâches qui leur sont dévolues consiste à désigner leurs représentants à l'assemblée de l'échelon immédiatement supérieur du cercle concentrique suivant.

Les soviets de base sont seuls élus au suffrage universel; ceux des unités administratives supérieures sont composés de membres élus, suivant des proportions calculées de façon à donner la prépondérance à l'élément ouvrier et urbain, par les soviets des unités administratives inférieures qu'englobe leur circonscription territoriale.

Les délégués de tous les « gouvernements » (provinces) constituent le Parlement général de toute la Russie. Celui-ci nomme les membres des deux assemblées, des soviets et des nationalités, qui constituent l'autorité législative suprême; et celles-ci procèdent à leur tour à la désignation d'un pouvoir exécutif à deux têtes: le *Præsidium*, sorte de permanence des assemblées, et le Conseil des commissaires du Peuple (Conseil des Ministres).

Il existe en Russie un cens électoral de disqualification; le vote a trop souvent lieu à mains levées. Restent exclus du droit de vote les marchands, les propriétaires, en nombre infime, d'usines privées, les ecclésiastiques, une forte proportion des *koulases* ou paysans riches. Par contre, votent ou seront appelés à voter à plus ou moins bref délai, les représentants des professions libérales, les artisans, les paysans moyens, certains paysans aisés. Le règle du vote oral se voit menacée et son champ d'application réduit. Le droit électoral soviétique, d'abord simple comédie, commence à s'imposer aux dirigeants comme une réalité. Dans les soviets de village, de plus en plus, le paysan devient maître chez soi. La répercussion s'en fait peu à peu sentir aux échelons supérieurs. La même libération de l'influence prépondérante du parti dans la désignation des soviets apparaît dans la classe ouvrière.

A la dispersion des pouvoirs locaux et nationaux, le parti communiste impose son unité et sa discipline, véritable ciment de l'édifice soviétique. Avec des groupements ou sections correspondant à chacune des autorités locales ou nationales de la Fédération, il tient par les hommes de son choix tous les leviers de la direction et du commandement dans le domaine économique ou politique.

Dans chaque usine, dans chaque village, il y a une cellule affiliée au parti, lequel siège, en outre, au sein du pouvoir exécutif de l'U. R. S. S. comme de chaque république qui la compose; lequel fournit au gouvernement, outre ses hauts fonctionnaires dont il est la pépinière, ses idées et son programme d'action. C'est au Congrès annuel de ce même parti que se discutent et se fixent les grandes lignes de la politique du gouvernement.

Le corps en est formé d'environ 600 mille membres et 400 mille aspirants à voix consultative; la tête de trois comités, dont les membres sont indéfiniment rééligibles. Le plus important de ces comités, le comité central, délègue, entre les sessions, le pouvoir exécutif du parti au Bureau politique et au secrétariat.

Formule déconcertante que celle du contrôle souverain des institutions politiques officielles par une association toute puissante, maîtresse de son recrutement, mais qui n'en a pas moins des précédents dans l'histoire (Jacobins, Franc-Maçonnerie, etc.).

C'est dans le sein du parti communiste qu'est née l'opposition qualifiée de nouvelle, la *Nop*.

Son programme, à le dépouiller d'une insupportable phraséologie, est simple et clair. Les adhérents de ce programme ne peuvent se résoudre aux déformations que dans la pratique a subies déjà, est appelé à connaître encore, leur idéal doctrinal et révolutionnaire.

A relever en particulier le passage du programme où la réalisation en Russie du communisme intégral est subordonnée à la diffusion en Europe du régime soviétique : c'est le « dogme » popularisé par Trotski sous le nom de révolution continue.

La *Nop* a préconisé aussi — en vue de réunir les fonds nécessaires à la propagande — l'augmentation du prix des produits industriels dont la classe agricole est la principale consommatrice. Aussi l'élément paysan a-t-il protesté énergiquement contre une pareille augmentation.

Le conflit se poursuit toujours entre deux tendances, dont l'une veut stabiliser le régime, dont l'autre se flatte de poursuivre en Russie comme au dehors l'œuvre inachevée de la révolution intégrale.

Laquelle des deux l'emportera? C'est le secret de l'avenir.

* * *

Somme toute, il paraît indéniable qu'il existe actuellement en Russie soviétique une armature politique solide étayée par les intérêts, les passions, les sentiments d'un personnel jeune et ardent à conserver les avantages du pouvoir.

Sous le masque du parti communiste, masque déconcertant à bien des égards, odieux parfois, une Russie nouvelle se développe et se consolide qui tend à devenir une démocratie à prédominance rurale, marquée au coin du fédéralisme et du pacifisme.

Dans les institutions politiques, administratives, fédérales et militaires nouvelles, nulle trace de communisme à relever, pas plus que dans les tendances que marque le régime d'assurer le recrutement par voie électorale et dans la plus large mesure parmi les travailleurs de la ville et des champs, de tout personnel administratif.

Dans le domaine économique, nous ne rencontrons plus le communisme ni à la campagne, ni à l'usine, où le travail comporte des hiérarchies et des modes de rémunération non communistes.

En ce dernier domaine, soit dit en passant, l'échec de l'industrie soviétique paraît aujourd'hui manifeste. L'armature économique est fragile et instable. Maîtresse poutre de l'édifice russe, l'industrie manifeste des signes indéniables de fléchissement plus ou moins prochains.

Ce sont là des symptômes redoutables qui laissent encore planer sur la Russie la menace d'un horizon chargé de nuages.

CHINE

La crise

D'un intéressant article de M. Abel Bonnard, dans le dernier numéro de la Revue hebdomadaire :

Ce que je veux dire d'abord et bien fortement, ce sont les regrets que mérite l'ancienne Chine. Sa ruine, en 1911, a marqué une diminution pour l'humanité. Qu'on ne fasse pas fi des sentiments que j'exprime ici, en disant que ce sont des regrets d'artiste. Il arrive souvent aux artistes d'être bien mieux avertis de l'importance des événements que bien des raisonneurs insensibles. Qui regrette un costume regrette un monde. Cette ancienne Chine, qui semblait avoir introduit dans l'humanité la perfection des sociétés d'insectes, ce peuple où les rites, nés de la magie, s'épanouissaient enfin dans une civilité toute mondiale, où l'ordre était partout sans que la contrainte parût nulle part, où tout avait de grands patronages, la prudence s'appuyant à Confucius et l'incurie à Lao-Tseu, ce pays où tout était lisse et brillant, où l'homme avait inventé la soie, la laque, la porcelaine et la politesse, cette terre d'obésité et de réplétion, où l'âme s'élevait néanmoins jusqu'à la poésie la plus discrète et la plus subtile, cet Empire à ce point calmé que les généraux y faisaient des vers sur la lune d'automne et sur le passage des oies sauvages, oui, c'est un grand dommage et une grande perte que cela n'existe plus, et la sincérité de nos regrets doit nous mettre à l'abri du reproche d'apporter dans ces questions un préjugé de race ou de pays. Nous n'avons, quant à nous, de préférence que pour les civilisations supérieures, et l'homme blanc lui-même ne nous intéresse qu'autant que nous voyons en lui le continuateur d'une haute tradition et le garant d'un ordre noble.

* * *

La ruine de l'ancienne Chine est d'autant plus déplorable que rien d'organisé ne l'a remplacée. Au moment de la Révolution chinoise, il ne manqua pas de gens pour se réjouir, de même qu'au moment de la Révolution russe, on vit beaucoup de badauds se féliciter, à l'idée que la Russie, poutre d'une constitution libérale, pourrait enfin se présenter sans honte aux autres nations de l'Europe, comme quelqu'un qui a mis un habit pour aller dans le monde. Les optimistes sont incorrigibles. Pour ce qui regarde la Chine, le premier effet de la Révolution a été de livrer ce pays, que les lettrés, jusqu'alors, avaient gouverné, à la plus triste soldatesque qu'on puisse imaginer, et telle que, pour s'en faire une juste idée, il faut ôter au mot de soldat tout ce qu'il a de noble chez nous. On compte aujourd'hui, en Chine, environ quinze cent mille de ces soldats-là. Ces armées cruelles et molles pèsent sur le peuple, dont elles épuisent la substance. Il n'y a pas de comparaison entre les impôts qu'un paysan payait sous l'Empire et les exactions sans mesure dont il est aujourd'hui victime. Les généraux changent de parti selon l'argent qu'on leur offre. Les étrangers, excédés de cette confusion éternelle, faussent les choses de Chine, pour essayer de les comprendre : dès qu'un général a paru un peu plus déterminé, on compte sur lui pour tout débrouiller, on l'appelle le Napoléon chinois. Autant donner à la fumée le nom de l'éclair.

Tel est le chaos que les bolcheviks travaillent. Ils veulent mettre le feu à la Chine. Mais ils n'auraient pas pu espérer de réussir, s'ils n'y avaient pas trouvé des fagots que les étrangers eux-mêmes ont disposés partout. Ces fagots, ce sont les étudiants. Les nations blanches ont appelé et attiré la plupart d'entre eux, et avec la légèreté et l'étourderie dont elles ont donné tant d'exemples, elles ne trouvaient jamais qu'ils fussent assez nombreux. D'autres ont été envoyés chez nous par des Chinois qui savaient ce qu'ils voulaient et qui se proposaient de former un personnel révolutionnaire. Ces jeunes gens ont tout à fait échappé aux traditions de leurs ancêtres, mais ils n'en sont pas devenus plus amis des étrangers, au contraire. Vains de ce qu'ils croient savoir, ils se jugent très capables de gouverner leur pays, mais c'est là une illusion qu'il est impossible de partager. Leur esprit est livré au pouvoir des mots. Il est difficile de se figurer le désordre où des Asiatiques peuvent tomber, quand on les retire aux cadres où leurs pères ont vécu depuis des milliers d'années, pour les abandonner à tous les hasards de la vie individuelle. Enfin, il faut se souvenir que les Chinois, quoi qu'on en ait cru, sont pour la plupart des nerveux. Les anciennes disciplines étant abolies, il n'est pas de troubles et de convulsions auxquels on ne puisse s'attendre. Tandis que l'incendie se tordra sur les villes comme l'antique dragon, la folie enflammera les cerveaux. Des sectes renaîtront, étranges ou furibondes. On verra en Chine tous les délires.

* * *

Cependant, si noir que soit l'avenir, l'esprit impassible ne doit pas se laisser troubler par la confusion des choses. Le chaos lui-même est condamné

à porter en soi le germe d'un ordre. Il ne faut pas oublier que les bolcheviks ne sont puissants que pour détruire et qu'ils sont incapables de rien fonder. Tout le mal qu'ils font ne doit pas cacher leur défaite. Leur pouvoir ne consiste qu'à ouvrir la porte à un avenir qu'ils ignorent, et, comme leur dieu Lénine l'a dit lui-même, avec une modestie qui lui fait honneur, à inaugurer une ère d'expériences indéfinies. Cet avenir, nous ne saurions le prévoir. Mais on peut essayer de fixer quelques-uns des divers possibles. Ce sont moins là des prévisions qu'un effort de l'esprit, pour donner un sens aux choses qui s'offrent à son examen, et pour les mettre dans une suite où il les comprenne mieux. Voici une des façons dont il nous semble que les faits dont il s'agit peuvent être interprétés. Les Chinois, présentement, aspirent à chasser les étrangers, et il nous paraît fort possible qu'ils y réussissent. Mais, une fois les étrangers renvoyés, il n'y a pas le moindre doute que ceux qui les auront mis dehors seront incapables d'administrer et de gouverner leur pays. Cependant l'anarchie même où la Chine se débattra ne sera pour elle qu'un moyen de revenir à son propre fonds. Les Chinois ont certainement tiré de leurs rapports avec les Européens beaucoup

d'avantages dans l'ordre pratique. Ce qu'ils peuvent légitimement reprocher aux Occidentaux, ce sont les idées mêmes que ceux-ci apportent part et avec eux, cette basse façon de prendre la vie, cette fièvre, ce malheur et cette laideur que l'homme moderne a répandus dans le monde. Ce reproche, s'il est admis, est d'une telle portée qu'il réduit à rien l'importance des services matériels dont nous parlions tout à l'heure. Le meilleur moyen de donner un sens à l'agitation des étudiants, ce n'est pas de prendre leurs réclamations à la lettre, c'est de les regarder comme les agents que la Chine emploie pour se débarrasser des étrangers : une fois ce résultat obtenu, il est probable que les étudiants ne compteront plus pour grand-chose. Dans le chaos même où elle sera retombée, la Chine retrouvera son vieux fonds de civilisation, dont la forme peut se perdre aujourd'hui, mais dont la matière ne saurait être dissipée en si peu de temps, et c'est alors qu'elle finira peut-être par tirer d'elle un représentant authentique de son esprit, un homme vraiment à elle, et comparable, par exemple, à ce fameux Lieou Pang, qui fonda la dynastie des Han.

CATHOLIQUES BELGES

PROPAGEZ

La revue catholique des idées et des faits

Un an, 37.50 francs; six mois 20 francs.

Pour le clergé, 27.50 francs par an.

Numéros specimens gratuits sur demande.

SOCIÉTÉ HOLLANDAISE DE BANQUE

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

Siège social : 46-48, rue des Colonies, Bruxelles

Filiale de la Banque Jordaans & Co, Paris

Toutes opérations de banque; comptes courants et de dépôts; achat et vente de chèques sur tous pays et monnaies étrangères; achat de coupons, gérance de fortunes, garde de titres, vérification de tirages, ordres de bourses sur toutes places; renseignements sur toute valeur belge ou étrangère. Spécialité en valeurs hollandaises, américaines et canadiennes. Derniers renseignements sur valeurs françaises. Taux d'intérêt actuel en compte à vue : 4 pour cent.

Cafés crus **V^{ve} Ed. Philips & fils**

39, rue des Peignes, ANVERS

SPÉCIALITÉ « CAFÉS FINS »

Grande torréfaction de cafés

« **Brasiliana** » **Laar, 27, ANVERS**

CAFÉS TORRÉFIÉS EN GROS

Marbrerie Artistique et Commerciale

SERMON FRÈRES

Avenue Charlotte, 23, ANVERS Téléphone 539,34



Marbres

historiques

Exposition permanente

de

cheminées

de tous styles

Granits d'Ecosse,

de Suède

et des Vosges

Usine et Scierie

hydraulique

à Bersillies-l'Abbaye

Travaux de décoration

Art religieux

Pièdestaux et Vases

CRÉDIT DU NORD BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1896

Toutes opérations de Banque - Bourse - Titres - Coupons et
devises étrangères - Garde de Titres - Location de Coffres-Forts.
Compte de dépôts à vue et à échéance - Comptes Commerciaux

SUCCESSALES: Courtrai - Gand - Mons - Namur - Tournai.
COMPTOIRS: Audenarde - Bisseghem - Menin - Mouscron
Péruwelz - Wevelghem - Waereghem.
BUREAUX RATTACHÉS: Néchin - Stambuges.

FILIALE DU CRÉDIT DU NORD
Capital 100,000,000 Réserves 50,000,000

BANQUE DE VERVIERS

Société Anonyme fondée en 1873

Siège social: 41, rue de la Concorde, VERVIERS

Successales: AIX-LA-CHAPELLE, EUPEN, DISON

Agences: Aube!, Battée, Orefeld, Dolhain, Hergemath,
Montzen, Nessonvaux, Pepinster,
Polleur, Raeren, Spa, Theux, Welkenraedt.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE — ORDRES DE BOURSE

Filiale de la Société Générale de Belgique

Henri COOREMAN

GAND -:- Place du Marais, 1 -:- GAND

BANQUE ET CHANGE

Achat et Vente de Fonds Publics
Paiement de tous coupons

AGENCE DU CRÉDIT FONCIER DE BELGIQUE
Place du Petit-Sablon, Bruxelles

Emission d'obligations financières
rapportant un intérêt de 6 p. c. net de tous
impôts présents et futurs

EMILE WIRTZ Agent de Change

Anciennement JOHN WIRTZ établi depuis 1885

TERME ET COMPTANT

44, AVENUE DE KEYSER, 44, ANVERS

Agent officiel de la

Cie FRANÇAISE DU TOURISME

organisation de voyages

FERNAND THUILLIER

AGENT DE CHANGE

6, Rue David, 6
VERVIERS

Téléphones:
1339 et 2380

ORDRES DE BOURSE TERME ET COMPTANT
Paiement des coupons belges et étrangers.
Renseignements financiers. — Vérification gratuite des tirages.
Souscription à toutes émissions.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital: 30.000.000 francs.
Réserves: 7.300.000 francs.

19 SUCCESSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

LÉON LENOIR

AGENT DE CHANGE

Agréé aux Bourses de Bruxelles et de Liège

76, Rue de la Cathédrale, 76 — LIÈGE

Compte-Chèques 39528 Téléphone 889

Ordres de Bourse - Change

Paiement des Coupons belges et étrangers

Renseignements financiers

VÉRIFICATION GRATUITE DES TIRAGES

Souscription à toutes émissions

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme - Fondée en 1881

CAPITAL: frs. 20,000,000 -- RESERVES: frs. 23,664,037.33

Siège Social:

ANVERS, rue des Tanneurs, 35

Tél. N° 504.90-504.91

Siège de Bruxelles:

44, Boulevard du Régent, 44

Tél. N° 244.97-284.64

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières intérêts 7 %.
Caisse d'Epargne intérêts 4.70, 6 et 6.50 %.

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS